VOLUME IV. WINNIPEG, MERCREDI, 13 Septembre 1916 NUMERO 18

LA LIBERTÉ

...rimé et publié par la
"WES... ...ADA PUB. CO. LTD."
6.. Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

FAUSSETE

Nous avons pris parti, pour le bien de nos intérêts nationaux et religieux, de ne pas engager de polémique avec nos confrères de langue française du Manitoba. Notre devoir envers nos lecteurs et la population de cette province nous oblige cependant à corriger ce qui nous semble une fausseté manifeste dans les colonnes de la **Libre Parole** du 7 septembre dernier.

Voici son texte:

"La **Patrie** et ses adeptes ont beau faire et beau dire, il reste "prouvé par les actes du gouvernement Roblin que sur lui retombe la responsabilité de la position très inférieure du français au Ma-"nitoba. Si au lieu de nous ranger avec les "foreigners" on nous "avais rangés, comme de droit, avec les "British', ce qui est arrivé "avec l'avènement du gouvernement Norris ne serait pas arrivé. "Nous espérons malgré tout que M. Norris verra bientôt sa faute et "la réparera. En cela il se montrerait supérieur à M. Roblin qui, "lui, n'a jamais pu distinguer les Canadiens de race française des "éléments étrangers."

Non, il n'est pas vrai que "la responsabilité de la position très inférieure du français au Manitoba" retombe sur le défunt gouvernement Roblin. En faisant cette assertion la **Libre Parole** est plus soucieuse de servir le parti libéral dont elle est l'organe, que les intérêts de la vérité.

La responsabilité de la position très inférieure du français au Manitoba retombe sur les auteurs du fameux arrangement Laurier-Greenway, qui nous a mis sur un pied de parfaite égalité avec ceux que la **Libre Parole** appelle "foreigners".

M. Laurier n'était pas un conservateur non plus que M. Greenway, et le gouvernement Roblin en arrivant au pouvoir trouva un état de choses établi par le règlement Laurier-Greenway, auquel il n'avait pas été parti. M. Roblin fut même un des très rares politiciens qui dans cette tourmente prit parti pour le droit contre l'arbitraire.

M. Roblin trouva le noeud coulant passé au cou des catholiques de cette province, et trouva les droits des gens de langue française mis sur un pied de parfaite égalité avec ceux de tous les autres groupes de population, celui de langue anglaise excepté.

Le mérite de M. Roblin, c'est d'avoir appliqué largement une prétendue loi, un prétendu règlement, qu'il aurait pu faire servir à notre perte.

Voilà ce que doivent concéder tous ceux qui ne sont pas aveuglés par l'esprit de parti.

Vouloir faire retomber sur le gouvernement Roblin ce que M. Norris a fait en arrivant au pouvoir est une malhonnêteté.

La position difficile qu'a trouvée le gouvernement Norris, et à laquelle devait faire face le gouvernement Roblin, c'est le prétendu règlement Laurier-Greenway qui l'a faite. M. Laurier a voulu règler par un compromis, qu'il appelait honorable, une question où les siens étaient sacrifiés. Comme toutes les demi-mesures, ce compromis n'a rien réglé, mais n'a fait qu'embrouiller les choses.

Nous concédons volontiers que les circonstances créées au Manitoba par l'affluence d'un courant d'immigration trop considérable pour la population des premiers habitants de cette province étaient difficiles. Mais ce fait n'était pas dû à M. Roblin; la **Libre Parole** le sait aussi bien que nous et elle a mauvaise grâce de venir pallier la responsabilité du gouvernement Norris en voulant la faire porter par son prédécesseur.

Pour règler une position difficile, le gouvernement Norris a fait table rase de tous les droits. C'est une manière sommaire de se tirer d'embarras, mais c'est le fait d'un brutal, pour ne rien dire de plus.

"M. Norris verra bientôt sa faute et la réparera" dit la **Libre Parole**!! Il faut être partisan bien aveugle pour le croire. "Et en cela il se montrerait supérieur à M. Roblin qui, lui, n'a jamais pu distinguer les Canadiens de race française des éléments étrangers." Assertion fausse de politicien aveuglé, qui l'est au point de ne pouvoir pas apercevoir une vérité, ou ce qui est pis, l'ayant vue, la nie carrément.

C'est la beauté du journalisme de parti.

Malgré notre désir de n'être désagréable à personne, surtout dans les circonstances présentes, nous penserions trahir notre devoir de journal indépendant des partis politiques en ne relevant pas pareilles inexactitudes, — disons le mot: pareilles faussetés.

A DROITE ET A GAUCHE

Jamais un journal français n'aurait osé servir à ses lecteurs l'histoire de ce colonel C.-J. Mercereau, incapable d'entendre, après avoir été blessé à la tête, autre chose que l'anglais et ayant complètement oublié sa langue maternelle. Le **Free Press** l'a fait et ses lecteurs ont gobé cela. Que voulez-vous? L'on n'appartient ou l'on n'appartient pas à la race supérieure. Si l'on y appartient, pourquoi n'aurait-on pas le privilège de ne pas posséder le sens du ridicule? Grand Dieu! que cette guerre nous aura permis de mesurer toute la badauderie de nos chers concitoyens de la race supérieure.

• • •

M. J.-H. Hislam, de la Commission des Crédits Ruraux en Saskatchewan, écrit que plus de cent cinquante mille personnes ont quitté le Canada pendant l'année qui se termina le 30 juin 1915. Ce chiffre se répartit à peu près également entre Canadiens, Américoins et étrangers. M. Hislam ne craint pas d'affirmer que, durant ces trois dernières années, le Canada a perdu un demi million de citoyens qui sont passés aux Etats-Unis. Il base son affirmation sur les chiffres fournis par le gouvernement américain. Nous le croyons sans peine. Nous ne tenons aucun compte de ceux qui quittent notre pays. C'est regrettable et c'est une source de déceptions. Rappelons-nous notre dépit lors du recensement de 1911. Nous étions certains d'une population de huit millions et nous ne trouvions dans tout le Canada qu'un peu plus de sept millions d'habitants. Seulement, dans nos calculs nous n'avions venu aucun compte de ceux qui quittent notre pays pour aller dans la république voisine et de ceux qui, en réalité, ne font que passer chez nous.

• • •

"On n'a aucunement la pensée de recourir au service obligatoire ou d'abandonner le système actuel. Le gouvernement croit que pour le moment au moins, le service obligatoire n'est pas nécessaire."

Offrir à l'Angleterre 500,000 volontaires, c'était lui dire que la grenouille canadienne voulait se faire aussi grosse que le boeuf.

La grenouille de la fable creva. La grenouille canadienne ferait bien de s'en souvenir.

• • •

A l'avenir, il ne sera plus nécessaire d'avoir une très bonne vue pour pouvoir s'enrôler.

Borgnes et boiteux, nains et efflanqués, myopes et propriétaires de fausses dents, tous seront élus. Faute de pain, comme dit le peuple, l'on mange de la galette.

• • •

Il y a des postes plus enviables que celui de roi. Constantin de Grèce en sait quelque chose.

Le gérant des pulperies de Fort Frances, Ontario, vient de convoquer les représentants des journaux quotidiens de l'Ouest pour rechercher avec eux les moyens de prévenir la disette de papier à journaux qui se fait de jour en jour plus menaçante. Il leur a très catégoriquement déclaré que le prix du papier ne baissera pas dans l'avenir. A eux de relever le prix de l'abonnement. C'est ce qu'ont fait les journaux américains.

Si le lecteur veut un bon journal, à lui de payer un juste prix.

• • •

Plusieurs journaux anglais se scandalisent des scènes tumultueuses qui ont marqué quelques assemblées de recrutement à Montréal. Cependant pas un n'a osé en donner un récit complet. Cela se comprend. Trop de leurs lecteurs se seraient dit que des civils ont bien le droit de protester quand des militaires les traitent d'enfants de é...

• • •

L'honorable Doherty s'est fendu, à Montréal, d'un violent discours contre ceux qui ne trouvent point paroles d'or et paroles onctueuses les insultes que leur prodiguent certains sergents recruteurs. Notre irascible ministre de la justice aurait bien fait de méditer avant son discours les commentaires du **Herald** de Montréal, sur les procédés de quelques recruteurs. Le **Herald** veut bien du recrutement et demande qu'on ne permette à personne de l'entraver, mais il ajoute: "Mais, en même temps, nous sommes obligés de dire que les agents qui participent aux réunions de recrutement n'ont pas toujours été sagement choisis ni suffisamment dressés pour leur besogne. Le fait que des hommes en uniforme adressent des remarques insultantes à leurs auditeurs en général ou à telles victimes particulières qu'ils peuvent choisir dans la foule n'avance pas les affaires du recrutement. Cependant, ceci s'est répété mainte et mainte fois. Par exemple, un orateur de recrutement a un jour déclaré à ses auditeurs qu'ils étaient une bande de lâcheurs qui seraient très prochainement conscrits; "et alors Dieu vous aide, a-t-il ajouté, si je suis votre officier". L'ardeur de cet homme était indéniable, mais il manquait déplorablement de tact. Il nous semble que tous les soldats qu'on charge de faire du recrutement devraient subir une sorte d'entrainement particulier et être intelligemment renseignés sur ce qu'ils doivent faire ou ne pas faire. De plus, il devrait toujours y avoir un homme fiable chargé de voir à ce que ces instructions soient convenablement exécutées."

Il y a d'étranges individus. Ils croient pouvoir conquérir la confiance et l'adhésion des autres en les ahurissant d'insultes.

• • •

"Il n'existe pas, dans tout l'Empire, un peuple plus intéressant pour l'historien, aussi bien que pour l'observateur de nos jours, que le peuple acadien. Son histoire est faite de dures épreuves, de tribulations qui déchirent le coeur, de mauvais traitements, d'exil, de malentendus et de difficultés; de patience, de courage, de détermination, d'énergie, de vigueur, de fidélité envers et contre tous à leur foi. Voici un peuple qui a subi non pas une épreuve, mais des douzaines d'épreuves, et toutes noblement et magnifiquement. Si l'on tient compte de ce qu'ils ont souffert, des tribulations par lesquelles ils ont passé, la condition actuelle des Acadiens est merveilleuse. Nous ne dirons rien de leur exil............ Nul peuple n'a été plus complètement et absolument arraché à son pays et exilé de la terre où il s'était établi et qu'il aimait tendrement. Oublions le passé. Tout cela avait eu lieu. Et cependant les Acadiens sont ici; ici, dans la Nouvelle-Ecosse, ici, dans les Provinces Maritimes. C'est un peuple uni, fort, craignant Dieu, honnête, intelligent et brave; une gloire pour le Canada, — il le serait pour n'importe quel pays au monde. Et le Canada est fier d'eux. Ils ont des collèges et des écoles; ils ont des leurs dans différentes carrières libérales, dans les législatures et dans les administrations; ils ont eu des leurs sur le banc judiciaire. Aucun peuple n'a plus que les autres le respect des droits des autres. Nous n'avons pas de meilleurs citoyens. Et ce peuple est revenu lentement et péniblement de l'exil. Toutes les autres races qui se sont établies dans ce pays ont eu sur les Acadiens l'avantage qu'une fois ici, elles purent y demeurer et y faire de constants progrès. Les Acadiens vécurent des heures difficiles après une expérience qui aurait bien pu les détruire en tant que peuple et les séparer à tout jamais les uns des autres sur cette grande terre d'exil où ils avaient été jetés. Ils sont demeurés Acadiens. Le cruel souvenir qu'ils ont quelquefois de leur passé ne nuit en rien à la pureté de leur citoyenneté britannique. Ils comptent au nombre de nos meilleurs sujets britanniques. Ils sont demeurés fidèles à la religion de leurs ancêtres. La paroisse acadienne d'aujourd'hui est un endroit de paix religieuse, tout comme l'était au dix-huitième siècle Grand Pré. C'est dans la campagne que se trouve le château-fort de la religion. Rien dont peuvent se vanter les meilleures paroisses urbaines ne peut rivaliser pour la force et la simplicité de la foi avec les paroisses écossaises de l'est de la Nouvelle-Ecosse et les paroisses acadiennes de l'est et de l'ouest de la Nouvelle-Ecosse. Les Acadiens, revenant d'une terre lointaine, se groupèrent autour de l'église de leur village. Ces enfants éprouvés de notre sainte mère l'Eglise donnèrent à Dieu sa place. Ils ne cessent de s'accroître. Ils ne croient pas au suicide de race et leur nombre actuel est remarquable si l'on pense combien peu nombreux ils étaient il y a peu de temps. L'avenir des Acadiens sera indiscutablement grand; ce sera un avenir qui ne doit donner de craintes à nul homme. D'aucuns peuvent dire qu'ils n'ont point assez de relations avec les autres. Cela peut être vrai. **Mais nous connaissons au Canada des gens qui sont de déplorables citoyens parce qu'ils ne peuvent pas ou ne veulent pas se tenir hors du chemin de leurs voisins et parce qu'ils ne se sentent heureux que quand ils attaquent les autres ou se mêlent de leurs affaires.**" — The **Casket**, journal catholique d'Antigonish, Nouvelle-Ecosse, à l'occasion de la fête nationale des Acadiens.

• • •

"Boston, Mass. — Un individu de Berkshire s'achète de si grandes chaussures qu'elles font pour l'un ou l'autre pied. Il s'achète aussi un pantalon assez grand qu'il ne ressent aucun malaise s'il le met à l'envers."

Voilà un bonhomme qui ne doit guère faire de mauvais sang.

• • •

"Lorain, O. — Mlle Leota Babcock, fille de l'un des principaux courtiers d'immeubles de Lorain, donnera une réception d'anniversaire de naissance à son chien, un joli bouledogue français. Elle invitera les chiens de la localité."

Inutile de commenter. Nous sommes aux Etats-Unis.

• • •

On peut lire dans un journal anglais protestant de Toronto, la patrie de la largeur d'esprit et du bon sens

"Il y a un monastère de prêtres allemands à Chatham, Ont., et un collège de jésuites à Berlin."

"La guerre franco-prussienne de 1870 a été causée par Rome, c'est un fait historique si bien admis qu'on ne le discute même plus."

"En septembre 1906, le Kaiser nomma François-Xavier Wernz, un Allemand, au poste de supérieur général de l'ordre des Jésuites."

"On met graduellement à jour le plan jésuite-teuton pour briser la puissance de l'Angleterre et démembrer l'Empire."

• • •

"Les catholiques de Québec vont aider au recrutement", lisons-nous en manchette dans un de nos quotidiens. Suivent des instructions du cardinal Bégin à son clergé. Le cardinal Bégin n'a rien dit qui ne l'ait été auparavant par l'épiscopat de la province de Québec. Il y a peu les journaux publiaient une déclaration analogue de l'archevêque de Montréal. Mais quoi que fasse le clergé canadien-français, la presse protestante le tiendra responsable des manquements du Québec. Si l'on veut bien admettre que publiquement l'influence de l'Eglise va au recrutement, l'on soutient d'un autre côté que l'influence privée des prêtres de paroisses sert contre. "Blâmez les prêtres", c'est la politique des journalistes rouges et des journalistes bleus dans les provinces protestantes." — **The Catholic Register.**

Très vrai. Et le **Catholic Register** aurait pu ajouter: "Quoique fasse le Canadien-français pour le salut de l'Empire, quelque nombreux que soient ces volontaires, "Blâmez le Canadien-français, accusez-le de déloyauté, tenez-le pour un traître" demeure le mot d'ordre de la presse anglo-protestante dans tout le Canada. La guerre était à peine déclarée que déjà il était mis en pratique. Depuis, il n'a pas cessé d'être au premier rang. C'est si avantageux. Ca permet de masquer l'apathie de l'élément anglo-canadien pour le salut de l'Empire. En outre, ce peut être une arme fort utile en temps électoraux.

L'OFFICIER ANGLAIS

Les **Etudes** publient de savoureuses lettres d'un interprète aux forces britanniques. Nous empruntons à l'une de ces lettres ce délicieux portrait d'un officier anglais.

"Pour se faire une idée exacte de l'officier anglais, il faut le fréquenter assidûment, car il ne se livre pas vite; l'étudier à deux moments différents: dansl a tranchée, où il est à la peine; au mess, où il se détend.

J'ai trouvé les définitions qu'on donne généralement du caractère britannique, les jugements qu'on colporte comme des axiomes, fort éloignés de la vérité, voire du bon sens. Je dirais, avec un peu d'exagération, que toute la différence de l'**insulaire** au **continental** (on aime ces deux mots de l'autre côté de la Manche) tient à la cuisine, et aussi à la manière de saluer, aux habitudes extérieures, mais à la cuisine surtout. Vu par l'intime, l'Anglais ressemble au Français: l'homme a partout la même âme. Grande-Bretagne se vante d'avoir produit un tempérament national qu'on ne doit confondre avec aucun autre: mais les oppositions sont si complexes, si imprécises, si inattendues, qu'on en doute parfois. Et, par exemple, les soldats de S. M. George V n'ont ni le flegme, ni la froideur qu'on leur prête. Au contraire, un Anglais est d'ordinaire un sentimental, il l'est à l'excès: seulement, il apprend dès l'école à masquer ses émotions. Et lorsqu'on dit qu'il recherche ses aises, on se trompe. Les tranchées anglaises sont moins confortables que les nôtres.

L'officier anglais est généralement grand, sec, raide, blond avec des yeux bleus. Il a de l'enthousiasme, mais il n'aime pas faire du suérogatoire (ce qui s'appelle, en jargon de soldat, du **rabiot**). Encore est-il qu'il se montre très strict sur le service, et une besogne qui lui est confiée sera remplie très exactement. Sa bravoure, très admirée, est faite d'un amour spontané du risque, des aventures, comme aussi de son insouciance. Car l'insouciance est une des pièces maîtresses de sa nature: parti pris ou impuissance, il ne s'inquiète pas de l'avenir. C'est la raison pour laquelle il ne sait jamais économiser. Les soldats anglais gaspillent à l'envi leur argent et l'argent du gouvernement, au scandale des paysannes. L'Anglais ne pèche pas par excès d'imagination; on le voudrait plus ingénieux, plus fécond en expédiens. Il est lent à prendre une décision. En revanche, il est sage, avisé. Qu'il s'agisse de stratégie ou d'habillement, il préfère le solide au brillant. Il a le don de "réaliser" parfaitement les événements, les situations, car les apparences lui donnent rarement le change. Il est tenace, mais uniquement quand il juge à propos de l'être: sinon, il est accommodant. Quand il rencontre un étranger, il fait peu d'avances; il est simple pourtant, bon garçon, se laissant traiter d'égal à égal par le premier venu. Il tient personnellement à ne jamais manquer à l'étiquette, propre, ciré, rasé, — protocolaire; mais il n'exige pas l'étiquette des autres hommes. Il sait également jouir du confortable, et s'en passer. Il emporte une réserve inépuisable de bonne humeur, et d'humour même, plus caustique, moins joyeux que notre verve gauloise. (Voyez dans le journal illustré, le **Bystander**, la curieuse collection de croquis: **Fragments de France**, par le capitaine Bruce Bairnfather; la guerre a improvisé caricaturiste ce soldat de métier, et l'on ne trouve peut-être nulle part plus de gaieté et plus de vérité.) Par-dessus tout, l'officier anglais est fier de son pays, déteste les Allemands et croit à la victoire.

Son grand défaut est d'être trop souvent païen, au sens négatif du mot. L'anglicanisme est pour beaucoup une pure formalité extérieure, qui ne perce pas jusqu'à l'âme. Mes officiers n'éprouvent aucun amour comme aucune haine pour leur religion. Mais leur conversation — et leur mort — prouvent souvent qu'ils ont toujours vécu en dehors d'elle. Et si tel ou tel pèche contre les commandements, il le fait, j'allais dire sans malice, du moins avec une spontanéité étrange, avec l'air naturel d'un enfant dont la conscience n'est pas encore clairement éveillée.

L'Anglais est d'humeur indépendante; il ne se soucie guère des "qu'en dira-t-on?" Aussi l'armée anglaise compte-t-elle bon nombre d'originaux. Je vous citerais mille cas. Un major, dont j'ai justement fait connaissance avant-hier, emporte partout dans sa sacoche sa défunte première femme, laquelle il fit incinérer par amour et enfermer dans un joli flacon d'argent."

DOUBLE ANECDOTE

Pierre Beaupré, ingénieur civil demeurant à Sorel en 1812, était père de dix-huit enfants, dont quatorze vivaient encore; trois filles; onze garçons, sur lesquels dix entrèrent dans le service militaire en 1812; en plus, l'un de ses gendres s'enrôla également. Ce vide du foyer domestique paraît l'avoir préoccupé, avec raison, plus que tout autre et le porta à composer une chanson qui n'a pas été imprimée, mais que l'un de ses petits-fils, résidant à Kingston, conserve avec soin parmi ses souvenirs de famille.

L'auteur de ces couplets mérite une place dans l'histoire de la milice du Canada, à côté de ses courageux enfants. Il mourut en 1816. Il paraît avoir été le petit-fils de Pierre Beaupré, maître-serrurier aux Forges Saint-Maurice, et, ce qui est plus curieux, frère ou cousin d'Antoine Beaupré, des Trois-Rivières, qui, se trouvant à Paris le 5 mars 1793, en plein sous le régime de la Terreur, prononça un discours, dans un café de la Place du Louvre, où il prenait Robespierre à parti et déclarait que le meilleur gouvernement pour la France serait une bonne imitation du système de la Grande-Bretagne. Louis XVI étant mort sur l'échafaud, Beaupré demandait la restauration du dauphin avec gouvernement constitutionnel. Il fut arrêté sur-le-champ et conduit à la guillotine.

Benjamin Sulte.
'La Milice Canadienne-française.'

ANCIENS INSTRUMENTS, ETC.

Les Canadiens sont économes et épargnants; vu la rareté du numéraire, ils se sont toujours appliqués à acheter le moins possible et à fabriquer tout ce dont ils peuvent avoir besoin. Ainsi les toits des granges sont en **chaume** ou paille de seigle; les chevilles remplacent les clous partout où c'est possible; les **clanches** des portes sont en bois, les pentures sont en cuir, les herses ont des dents en bois d'érable et non en fer; dans leurs charrues il n'y a que le couteau et le soc qui sont en fer, tout le reste est en bois; les traîneaux sont tout en bois, les charrettes sont aussi en bois, excepté le bandage des roues. Les colliers des chevaux, les harnais sont fabriqués à la maison. Les habitants-cultivateurs connaissent à peu près tous les métiers; mais surtout, ils sont habiles charpentiers et menuisiers.

(Extrait d'un récit de voyage, par l'abbé Massé, en 1804.)

Abbé Benj. Demers.
"La paroisse de Saint-Romuald d'Etchemin."

A MON CHER MARI

Le calme qui m'entoure,
La pluie qui tombe toujours,
En cette triste soirée,
Me font penser à toi, aimé.

Je voudrais te dire tant de choses,
Et ne savoir, me rend bien morose!
Souvent je pleure, je te parle,
Mais, tu n'es pas là pour essuyer
mes larmes.

Je voudrais que demain tu puisses
revenir
Et rester près de moi pour ne plus
repartir.
Mais pourquoi, hélas, le rêve veut-
il me hanter!
Alors qu'il ne peut se réaliser!

Si ce n'était pour ton pays et ton
roi,
Je te demanderais de revenir près
de moi,
Mais, ton devoir, t'appelant là-bas,
Le bien remplir, est un divin man-
dat.

Hélas, nous avons beaucoup perdu,
Le home que nous aimions nous ne
le retrouverons plus;
Mais richesse n'est que bonheur
éphémère;
Ton honneur m'est de beaucoup
plus cher.

Et puis, nous travaillerons avec
plus d'ardeur.
Nous vivrons de longs jours mille
fois meilleurs,
Car je ne songe qu'à cet avenir,
Qui bientôt, je l'espère, va nous
réunir.

Et de toi je suis fière,
Toi qui parti volontaire,
Heureuse je le serai, de dire à nos
amis,
Il a fait son devoir, mon mari!

A bientôt donc, oh! moments heu-
reux
Que nous vivrons prospères et plus
joyeux!
Car Dieu dans son immense bonté
Ne peut que bénir ceux qu'Il a
séparés.

E. Lamury.
Sheffield, juin, 1916.
"L'Echo de Belgique", Londres.

"PETIT SOLDAT..."

Petit soldat, pauvre blessé,
Qui mal guéri de ta blessure,
Vas par la ville, l'air lassé,
Et la démarche pas bien sûre;
Toi qui faisais le coup de feu
Hier encore, avec "le sourire"..
Petit soldat, arrête un peu
Que l'on t'admire!

Tu n'as pas le "grand chic" pour-
tant;
Ton uniforme est très malade,
Et ton pied s'avance en boîtant
Le long, le long de ta balade.
Mais nous aimons de ton oeil bleu
La flamme ardente et résolue..
Petit soldat, arrête un peu
Qu'on te salue!

Pour repousser les étrangers
Envahissant notre Patrie,
Tu vis au milieu des dangers
Sans crainte... et sans forfan-
terie.
Tu combats pour ce triple enjeu:
Liberté, bon Droit et Justice...
Petit soldat, arrête un peu
Qu'on te bénisse!

Es-tu de Paris? du Poitou?
De Normandie ou de Provence?
Tu peux venir de n'importe où...
Nous te chérissons à l'avance.
Que de fois pour "crâner" un peu,
As-tu risqué ta tête blonde!...
Petit soldat, arrête un peu
Que l'on te gronde!

Dans les revers, dans les succès,
Contre leur fureur assassine,
Tu défends le vieux sol français
Où le Passé nous enracine.
Tes Pères l'ont fait, vertubleu!
Et tout bon chien chasse de
race...
Petit soldat, arrête un peu
Que l'on t'embrasse!

Et sitôt qu'il fut embrassé
D'une paternelle accolade,
Voilà le cher petit blessé
Qui reprend sa lente balade.
Il retourne au front d'ici peu,
Nous a-t-il dit, et "ça lui tarde"
Petit soldat, mon bon "p'tit fieu"
Que Dieu de garde!

Jacques Normand.
"L'Echo de Belgique".

LE COIN DES DAMES

LES neveux et nièce qui ont "viré" sens dessus dessous la vie paisible de grand'maman et de tante Jacqueline pendant dix jours, ne se doutent pas, certes, du vide qu'ils ont fait par leur départ. Je regarde autour de moi et en voyant chaque chose à sa place, il me vient des regrets, ma foi, de n'avoir pas à gronder celui-ci ou celle-là du désordre qui régnait, pour jouir du bonheur de les voir encore.

Voulez-vous les connaître? C'est un grand plaisir, pour moi, de vous les présenter, car malgré leurs maussaderies, j'en suis fière, vraiment. D'ailleurs j'aurai grand soin de vous les montrer sous leur beau jour...

Alice est une jolie brunette aux grands yeux noirs, déjà grande pour ses six ans; affectueuse à ses heures, et surtout quand on lui promet quelques gâteries; une volonté de fer qu'il faudra briser dès maintenant, ça se voit. Quand elle dit "Je veux", les vitres en tremblent presque, et l'on dirait que le ciel et la terre dussent obéir à tant d'autorité. Mais elle trouve son maître en fait de volonté, et les "je ne veux pas" qu'on oppose à ses caprices sont en but à plus d'une révolte de la part de ce petit caractère bien marqué. Plus tard, quand elle sera grande et que la formation de cette nature volontaire sera parachevée telle qu'elle devra l'être, elle dira encore plus "je veux", mais ce ne sera plus alors pour un caprice, mais pour des choses aussi nobles que raisonnables.

Elle a aussi le sentiment maternel très développé. Elle n'aime pas les poupées... mais rafolle des "bébés en vie"... A défaut de cela, elle concentre ses affections sur un "teddy bear" qu'elle habille et déshabille, endort, couche et réveille, et qu'elle garde à ses côtés jusqu'à ce qu'elle s'endorme elle-même. La basse-cour de grand'maman, si elle pouvait parler, se vanterait bien sûr d'avoir eu les faveurs de Mademoiselle, qui voyait à ce qu'elle ne meurt pas de faim et à lui faire prendre l'air dans les jardins environnants... Quels gros yeux on lui jetait alors!... Vous croyez qu'elle se laissait intimider? Pas le moins du monde. — Au bout d'un quart d'heure elle recommençait avec le même aplomb.

Passons à Lucien, un petit brun, des yeux noirs. Sa petite figure sérieuse de 4 ans nous dit qu'il aimera l'étude et que sa vie sera utile et non remplie de futilités à l'exemple de certains jeunes "frais" de nos jours.

Il pleure rarement... mais pour dire vrai, quand ça lui arrive, il fait pleinement son devoir. Pauvrets! quand vous songerez plus tard à ces chagrins d'enfants, vous sourirez de pitié et vous direz: "Qu'était-ce auprès de ceux d'aujourd'hui?" Pourtant, puisque tout est relatif en ce monde, ces grosses peines qu'on a à 4 ans sont aussi lourdes, je dirais, à cet âge-là, que celles qui nous viennent à mesure que nous avançons dans la vie!

Et me voici à d'Auteuil, donc! Je ne saurais l'oublier, puisque c'est la "soie" de la famille à ce qu'il paraît. C'est un beau bonhomme de deux ans et demi, "brun aux yeux noirs"... encore et toujours des bruns — les blonds aux yeux bleus ne se trouvent pas évidemment dans la famille! Son corps délicat est bien cambré sur deux petites jambes bien droites... Il est gâté comme tous les bébés et sait faire ses petites scènes lui aussi. Taquin, il pince et mord son petit frère qui ne goûte guère ce jeu.

Il est timide aussi, et il a une façon peu banale de mettre son bras minuscule devant ses yeux flambants qui nous fait penser à un nuage qui se pose devant le soleil et nous en intercepte les rayons. C'est un enjôleur dans toute la force du mot, et il fallait voir les "mamours" qu'il prodiguait à "ma tante" pour profiter de ses gâteries... Que je l'aurais volontiers croqué!

Je vous en ai dit assez, je crois, pour vous faire aimer, j'espère, ce petit monde qui me tient tant au coeur.

Dois-je vous avouer, toutefois, que dans le brouhaha et le tintamarre causés par ces lutins, je jurais "presque" à part moi, de me brouiller à jamais avec toute idée matrimoniale, et je bénissais ma liberté avec élan!

Ce que j'en pense ce matin? Vous n'en saurez rien, chères curieuses.

JACQUELINE DES ERABLES.

Ce 5 septembre 1916.

ON dit: "heureux comme un enfant", et il n'y a pas de doute que l'enfance est, de la vie, le plus heureux passage. L'esprit de l'enfant toujours en ébulition ne cherche que les choses riantes et les inquiétudes de demain ne sont rien pour lui, car il se repose sur la main tendre et ferme de sa mère pour le guider à travers les pas difficiles du chemin. Plus tard, quand le temps sera venu de se guider seul, alors commencera pour lui les misères et la souffrance.

Il est bon de laisser l'enfant suivre ses inclinations et ses goûts, mais comme il est très perspicace et qu'il prend ordinairement modèle sur ce qu'il voit, il faut nécessairement qu'il apprenne à contrôler ses aspirations et ses désirs. Car c'est pendant l'enfance que les habitudes de toute une vie sont formées. Chaque enfant a un coeur qui est insondable, renfermant tout ce qui peut donner, plus tard, joie ou misère. Mais ce qui le caractérise c'est le montant de confiance qu'il place dans ceux qui le dirigent. Il faut donc beaucoup de diplomatie pour conserver cette confiance de l'enfant. S'il fait mal, disons-lui avec ménagement, et de plus prenons la peine de lui expliquer pourquoi il fait mal.

On aime à voir un enfant qui a de la volonté, mais l'idée que l'entêtement est signe d'une volonté ferme n'est plus acceptée et il faut être imbécile pour croire chose pareille. La volonté sans l'obéissance ne vaut rien et l'habitude qu'on laisse prendre aux enfants de ne faire que ce qui plaît et d'agir par caprice, n'est pas de nature à former leur caractère. Il est nécessaire qu'ils apprennent à maîtriser leur volonté et qu'ils sachent obéir.

Obéir, c'est là le premier devoir de l'homme, et dans n'importe quelle phase de la vie il faut obéir. On n'est grand que par l'obéissance, car pour savoir commander il faut d'abord savoir obéir.

Enseignons aussi à nos enfants la ponctualité ou l'exactitude; c'est un aide puissant dans la lutte qu'est la vie. C'est pour cela qu'il vaut mieux qu'un enfant aille à l'école que d'apprendre à la maison, car à l'école, chaque heure a son occupation; l'exemple des autres est un émulateur qui développe l'intelligence, et de l'exactitude dépend souvent le succès remporté.

Pour l'avenir de nos enfants soyons ferme en résistant dès le commencement à leurs caprices; exigeons l'obéissance tout en retenant leur confiance et leur amour. Prêchons-leur l'exactitude en étant exactes nous-mêmes, surtout pour les heures du lever, des repas et du coucher. Plus tard ces enfants vous remercieront pour ces notions d'exactitude qui aguerrissent la volonté et qui donnent le goût des choses utiles et sérieuses.

GERTRUDE.

L'ART A LA MAISON

Le caractère d'une personne se modifie certainement au contact de ceux avec qui elle vit et il en est de même de ce qui l'entoure. Prenez une personne négligente, sans souci, et placez-la au milieu de gens qui apprécient la valeur du temps et qui travaillent à embellir tout ce qui leur appartient. Dans quelques jours cette personne sentira s'éveiller en elle un intérêt nouveau dans sa vie et elle imitera ses industrieuses voisines.

Et par contre, souvent il arrive qu'une personne ayant perdu sa fortune est obligée de se loger là où tout sent la misère, la détresse. Cette femme alors semble perdre son courage, son ambition et telle qu'une fleur à qui on enlève le soleil, elle se courbe, fane et meurt.

Dans le monde des affaires, c'est la même chose. Prenez un bureau sombre et mal tenu; les gens y sont tristes et peu intéressants. Au contraire l'autre côté du corridor, dans ce bureau propre et ensoleillé, les personnes ont l'air heureuses et satisfaites.

Pour nous maîtresses de maison dont la plupart n'ont pas de domestiques, la cuisine est l'endroit où nous passons le plus de temps. Cependant plusieurs maisons renferment des cuisines si sombres qu'on se demande comment une femme peut y travailler sans cesse et y conserver sa raison. La cuisine aussi est, sans contredit, la plus importante pièce de la maison, car c'est là que se prépare les aliments nécessaires à notre subsistance. Ainsi elle doit être d'une scrupuleuse propreté. Si la cuisine est sombre et ennuyante, mettons-nous à l'oeuvre et sachons tout ranger avec ordre et lui donner de l'attrait. Des tablettes étincelantes de propreté, un poële luisant, un parquet bien lavé et du soleil autant qu'on peut en faire entrer; tout cela enlève l'ennui du travail de cuisine qui n'est pas toujours très attrayant. S'il faut travailler là de longues heures, eh bien! la femme dans une cuisine bien tenue et gaie saura y passer sinon des heures agréables, au moins supportables.

Gertrude.

DE LA MODE

Une simplicité, mais d'aspect peu commun, caractérise les modes de cette saison. Les paletots à godets, en serge, en tweed et en drap sont très recherchés et à moins de passer pour une antiquité, on ne peut maintenant endosser la jaquette tailleur droite des saisons passées; celles que madame la mode commande sont en godets à partir de la taille.

Les manches Raglan, si faciles à enfiler — les manches plates assez larges aux embouchures sont pratiques et recommandables.

• • •

Elle habille à ravir les petites filles, la robe avec guimpe. La jupe peut être froncée ou plissée et la blouse sera indépendante si on en veut deux pour la même robe, une en tissu de laine ou de soie et l'autre en lingerie.

• • •

Un joli manteau pour fillette allant à l'école peut s'exécuter en drap melton. Le col châle lui donne un petit air soigné. Si le manteau est en toute longueur, des poches le rendront attrayant.

• • •

Le béret en velours, en peluche, en drap angora coiffe à ravir les petites filles et les petits garçons et est très facile à exécuter.

• • •

On se sert beaucoup de fronces nids d'abeilles pour faire de ravissantes robes de bébé. Le nansouk et la fine batiste sont les tissus employés.

RECETTES

Gelée aux pêches

Choisissez des pêches qui ne sont pas trop mûres. Enlevez la mousse avec un linge bien propre. Coupez en morceaux, enlevant le noyau. Couvrez d'eau et laissez bouillir jusqu'à ce que le fruit soit bien cuit. Ensuite, et pour chaque chopine de jus ajoutez une livre de sucre et le jus d'un citron. Faites chauffer le sucre dans le fourneau et pendant ce temps laissez bouillir le jus 20 minutes; alors ajoutez le sucre chauffé, faites bouillir cinq minutes et coulez dans des verres.

• • •

Miel de poires

Prenez des poires très mûres, coupez en petits morceaux et couvrez d'eau. Laissez cuire jusqu'en marmelade, puis passez au tamis. Pour six tasses de jus, mettez quatre tasses de sucre et laissez cuire pendant une demi-heure. Une pincée d'alum empêchera le sirop de se cristalliser. Versez dans des bocaux chauds et cachetez.

• • •

Gelée de pommettes

Versez les pommes dans une casserole à confitures. Versez-y une quantité d'eau suffisante pour les couvrir et faites bouillir jusqu'à ce que les pommes soient tendres. Versez dans un sac fait de toile à fromage et laissez égoutter toute une nuit. Pour chaque chopineg de jus ajoutez une livre de sucre. Ayant fait bouillir le jus vingt minutes, ajoutez le sucre Remuez bien sur le feu et laissez jeter un bouillon. Retirez du feu et mettez dans des bocaux en verre.

• • •

Raisins en conserves

Pour chaque cinq tasses de raisins (à grappe) prenez trois livres de sucre, deux livres de raisins égrenés et une demi livre de noix de Grenoble écalées, hachées menu. Séparez la pulpe de la pelure, faites chauffer la pulpe jusqu'à ce qu'elle soit bouillante. Passez-la au tamis, puis ajoutez les pelures à la pulpe avec le sucre. Faites mijoter durant vingt minutes, ajoutez-y les raisins et faites bouillir encore quinze minutes; ajoutez les noix et fermez hermétiquement.

UN LANGAGE NOUVEAU

Le vocabulaire poilu
(Le Journal)

Voulez-vous bien vous imaginer l'embarras d'un archéologue qui découvrira, dans vingt siècles, la lettre suivante écrite par un poilu à son oncle l'académicien:

Mon cher oncle,

Cette bafouille pour te remercier de tes trois cubes de perlot fin et de ta juteuse. Ca me change un peu du gros Q.

Pour la croûte, t'en fais pas! Depuis que j'ai quitté Panam, après ma dernière perme pour retourner dans le pastis, j'ai dégoté une marraine tout ce qu'il y a de pépère, et qui m'envoie des paxons maous soi-soi. Ca me sort du singe, de la barbaque et du frigo. Comme on s'arrange toujours à la distribe pour avoir du rab de pinard et de gnole, on se les cale aussi bien que les huiles. Le système D, quoi!

Hier, je me suis fait porter pâle et le tourib m'a mis ex deux jours. Alors, j'en ai écrasé un peu sur mon pajo, en attendant de reprendre mon pétoir et d'aller recevoir sur ma cloche des calendriers, des guitares, des raquettes et des crapouillots, sans parler des marmites. Seulement le vieux n'était pas content. Il m'a fait rappliquer au burlingue et m'a dit que je lui bourrais le crâne; qu'un bigorneau comme moi, qui a du cran devant les Boches avec son épingle à chapeau, ça ne devait pas filocher comme je faisais au repos; et que si je voulais passer premier jus, fallait pas trop bousculer le moulin à rata.

Tout à l'heure, le cuistot, en apportant le jus, nous a glissé un perco en douce. Paraît que.... Mais vieux vaut la boucler.

A part ça, ça gaze toujours un peu dans le secteur. On est boufffé par les garpords et les totos.... Mals bah! c'est pour la France, et on les aura!

On m'appelle à la cuistance. Je mets les cannes et je t'envoie la bise...

Ton neveu,
Labrisque.

Evidemment toutes les lettres du front ne sont pas écrites sur ce modèle. Mais combien cependant sont émaillés à ces mots pittoresques qui constituent le vocabulaire poilu, parlé par les combattants de tous grades et de toutes conditions! On a remarqué que, chaque fois que des êtres humains se réunissent en association durable, il se crée spontanément un langage approprié au milieu et à l'oeuvre entreprise en commun: à l'école, à l'atelier, à la caserne, au Palais dans les salons même et jusqu'au Parlement, il existe un jargon spécial, connu d'abord des seuls initiés, et qui peu à peu se répand au dehors, envahissant parfois le beau langage.

Laissons aux philologues le soin d'expliquer la genèse des argots divers. Constatons seulement que les armées en campagne n'ont pas échappé à la loi commune. Cela a toujours été. Et l'on pourrait faire un lexique des expressions qui, venues des camps, ont passé dans la langue, notamment celles qui nous furent transmises par le premier et le second Empire.

De celles qui sont courantes dans la guerre actuelle, il serait trop long de donner ici l'origine. Expliquons seulement le sens de quelques-unes.

Reprenons la **bafouille**, c'est-à-dire la lettre cidessus.

Tous les lecteurs savent que le **perlot**, c'est du tabac; la **juteuse**, une pipe; mais connaissent-ils le **gros Q**, ce tabac de troupe taillé en pleine charpente?

Personne n'ignore plus que la **perme** c'est la permission; **Panam**, Paris; la **distribe**, la distribution; le **pinard**, le vin; la **gnole**, l'eau-de-vie; la **barbaque**, la viande fraîche; le **singe**, celle de conserve; le **frigo**, la congelée, et que le rab, c'est le diminutif de **rabiot**, c'est-à-dire l'excédent partageable. Mais qu'est-ce donc qu'une **marraine** tout ce qu'il y a de **pépère** et qui envoie des **paxons maous soi-soi?** Eh bien, c'est une dame de l'arrière, pleine de coeur et de gentilleuse, qui envoie des colis remplis de bonnes choses!

Quant aux **huiles**, c'est le haut de l'échelle hiérarchique, et le **système D** — complétez l'intiale comme vous l'entendrez, — c'est la manière de se débrouiller avec profit et sans risques.

Arrêtez votre attention sur le mot **pastis**, venu des Côtes de la Provence. C'est la pâte du pétrin, c'est le pâté lourd à avaler, c'est l'embarras dont on se dépêtre avec peine et, par extension... tout ce qu'on veut. Ce sont les vivres de l'ordinaire ou de la musette, ce qui s'accumule et ne se dénombre pas. Le **pastis** aussi c'est la boue, c'est la nuit, c'est l'attaque, c'est l'invisible, c'est l'inconnu. Aller au **pastis**, c'est aller où ça chauffe. C'est tout ce qui se rapporte à la guerre. Enfin, c'est la guerre elle-même. Ainsi l'Europe est en plein dans le **pastis!**

Se faire porter pâle, c'est se faire porter malade. Le **toubib**, c'est le major. **Etre ex**, c'est être exempt de service. C'est alors **qu'on en écrase**... de la paille sur le **pajo**, couchette de fortune faite d'un cadre suspendu par quatre fils de fer.

Le **pétoir**, c'est le fusil; la **cloche**, c'est la **bourguignotte**; les **calendriers**, les **guitares**, les **raquettes**, les **valises**, c'est toute la **variété** des torpilles et autres engins similaires. Les **crapouillots** et les **marmites** sont aujourd'hui dans le langage courant. Vous en connaissez le sens et la destination.

Le **vieux**, c'est l'appellation familière, mais affectueuse qu'on donne au capitaine, même s'il n'a pas vingt-trois ans. Le **burlingue**, c'est la **cagna** qui sert de bureau à la compagnie. Le **bigorneau**, c'est le fantassin, le **filocheur**, c'est le débrouillard — et le **premier jus**, c'est le soldat de première classe.

On connaît le **cuistot**, ce personnage entre tous influent qui, en vous versant un quart de **jus**, vous glisse à l'oreille un **perco**, c'est-à-dire un tuyau religieusement écouté. Il est souvent exact le rapport des cuisines! Et si le cuistot vous dit "Ca va **gazer**", c'est que ça va barder.

La fin de la **babillarde** nous apprend que la faune du front s'est enrichie de deux termes célèbres: les **gaspards**, c'est-à-dire les rats, et les **totos**, c'est-à-dire... Mais passons, ou si vous préférez, **mettons les cannes!**

Aussi bien n'ai-je voulu faire qu'une esquisse. Le petit vocabulaire qui précède est loin d'être complet, et je compte bien recevoir de mes camarades du front des reproches pour son insuffisance et même des suppléments d'information. Mais, tel qu'il est, il donne une idée de ce langage poilu, qui a déjà droit de cité à l'arrière. Combien de dames infirmières de haut vol, et de petites marraines du meilleur monde l'ont déjà acclimaté dans les salons!

Après la victoire, des marbres vont s'élever, qui perpétueront les exploits de nos braves. Ne pourrait-on pas souhaiter également que certains verbes glorieux du front soient accueillis par l'Académie française, pour commémorer les beaux gestes qu'ils ont accompagnés?

LE PREMIER BATEAU A VAPEUR AU CANADA

C'est à 2 heures de l'après-midi, un mercredi, le 1er novembre 1809, que partit de Montréal pour Québec le premier bateau à vapeur; il y arriva le 4, à 8 a. m., après avoir été à l'ancre près de 30 heures au cours du trajet. Il prit plus d'une semaine pour revenir. Le prix était de $8 pour aller à Québec et de $9 pour aller à Montréal. Ce bateau pouvait recevoir 20 passagers, mais il n'en eut que 10. Il s'appelait **Accommodation** et appartenait à l'hon. John Molson.



Pour Lire au Foyer le Dimanche



LA FAMILLE CHRETIENNE

Deux voisines

Madame A. est mère de six enfants. Les quatre aînés sont entrés dans l'adolescence, les deux plus jeunes, deux petites filles, ont six ans et trois ans.

C'est une bonne ménagère, travaillante, active et industrieuse. Elle tient bon ordre dans sa maison. Les repas du mari sont toujours cuits à point et servis à l'heure exacte, les habits bien pilés, le linge bien propre et bien raccommodé, la plus stricte économie règne dans la maison. Madame A est le modèle des femmes de ménage, mais malheureusement, l'éloge doit s'arrêter là, car cette brave femme est une bien triste mère de famille, comme nous allons le voir.

Avec son bébé de trois ans, Madame A ne sait que s'amuser et folâtrer, c'est sa distraction comme le petit chat est la distraction des vieilles filles. Aussi comme elle le dorlote son enfant! Comme elle la caresse, en lui prodiguant les termes de tendresse les plus étranges et les plus extravagants! "Ma petite chérie! mon ange adoré! mon pauvre petit chat! mon petit lapin, ma petite souris blanche! etc., etc."

Puis des baisers et encore des baisers, elle ne peut pas s'en rassasier. Or, cette femme, cette chrétienne songe-t-elle un seul instant au baptême que son enfant a reçu? à la grâce qui habite dans son âme? à l'ange gardien qui veille sur cette âme, fille de Dieu? Non, jamais? Pense-t-elle à lui faire dire ses prières matin et soir, à tourner, dès l'aurore de la vie, son petit coeur vers Diéu et vers la Vierge Marie? Nullement, elle n'y pense pas.

L'enfant est pour elle un jouet qui l'amuse, rien de plus.

Si le bébé est le jouet de la maman, sa petite soeur de six ans lui sert de poupée et varie ainsi les distractions domestiques.

Elle lui donne les toilettes les plus riches et les plus capables d'exciter sa vanité, robe de soie, chapeau à plumes et à ruban, collier en verroteries, pendants d'oreille, bague en cuivre doré, la mère n'oublie rien. Puis quand la petite Jeanne, parée de tous ces colifichets, se tient bien raide et bien prétentieuse comme un petit mannequin, à l'étalage d'une modiste, la mère au comble de la joie appelle les voisines pour admirer et applaudir.

Les autres enfants, garçons et filles, ont de douze à seize ans. La mère les considère comme élevés: elle n'a plus à s'en occuper désormais.

Voit-elle à ce qu'ils récitent leur prière du matin? Non, elle n'en a pas le temps, il lui faut au plus vite préparer le déjeûner du mari.

Leur fait-elle dire la prière du soir en commun? Non, elle est trop fatiguée. D'ailleurs les enfants sont assez grands pour réciter leur prière tout seuls.

Cette femme chrétienne s'occupe-t-elle d'enseigner la religion à ses enfants, de leur apprendre à servir Dieu? Non, c'est l'affaire des bonnes soeurs et des frères.

Au moins cherche-t-elle à former leur caractère, à les reprendre de leurs défauts, à les corriger?

Quand la colère l'emporte, elle distribue libéralement des tapes à droite et à gauche, c'est là toute la formation que cette mère sait donner à ses enfants.

Madame A est une bonne femme de ménage, j'en conviens, mais peut-elle se rendre le témoignage d'avoir rempli ses devoirs de mère chrétienne?

Quelle portion de son âme a-t-elle fait passer dans l'âme de ses fils? Dans quelques années, quand ces garçons se trouveront en face des passions naissantes, que restera-t-il de l'influence maternelle pour les aider à triompher?

Quel jugement sévère ces jeunes gens devenus des hommes, porteront-ils sur cette mère qui négligea le premier et le plus important de ses devoirs? Et quelle responsabilité terrible pèsera un jour sur cette femme qui ne fut qu'une femme, quand elle devait être une mère chrétienne!

Madame B, elle aussi, est femme d'ouvrier, bonne ménagère et mère d'une nombreuse famille. Elle tient sa maison propre et en bon ordre, mais on remarque dans ses manières quelque chose de beaucoup moins bruyant, de plus réfléchi que chez sa voisine, surtout dans la façon dont elle élève ses enfants.

Bonne et affectionnée aux plus jeunes, elle les aime sans cette turbulence de caresses et de m'amours, si remarquable, chez Madame A. L'enfant, pour elle, n'est pas un jouet, mais une âme immortelle que Dieu lui a confiée. Aussi respecte-t-elle l'Esprit-Saint qui habite dans cette petite âme, et fait-elle tout son possible pour donner à ses fils une éducation vraiment chrétienne.

Jamais ils ne prendront le déjeûner avant d'avoir fait leur prière du matin. Le soir, la mère veut avoir autour d'elle tous ses enfants, pour réciter avec eux la prière en commun.

Souvent ils l'accompagneront à l'église, et la mère joignant elle-même les petites mains de son bébé, lui fera prier Jésus et Marie. Souvent ils entendront sa voix grave et douce leur parler des miracles du Sauveur, de sa bonté pour les hommes, de sa justice, du paradis et de l'enfer éternels.

Ces grandes vérités s'enfonceront profondément dans le coeur des enfants. Plus tard, elles formeront une base solide de vie chrétienne que rien ne saurait détruire.

Les petites filles sont habillées avec propreté mais sans rien qui puisse flatter leur vanité. Elles attireront les regards par leur air d'innocence et de modestie. Les garçons ont bonne mine. Ils sont vigoureux, pleins de vie et de gaieté.

Cette mère chrétienne sait unir à la tendresse une fermeté calme mais inflexible pour corriger les défauts de ses enfants.

Elle étudie leur caractère, afin de développer ce qui est bon et de réprimer ce qui serait dangereux. Au besoin, selon le conseil de l'Ecriture, "elle n'épargnera pas la verge à ses fils", surtout lorsqu'ils auront violé la loi de Dieu par quelques fautes. Elle leur apprend de la sorte à dompter leurs passions et à faire les sacrifices nécessaires pour une vie chrétienne.

Les enfants de leur côté respectent leur mère et l'aiment de tout coeur.

A seize ans, les garçons formés par la prière et la lutte, sauront résister aux attaques des passions naissantes. La crainte d'offenser Dieu, l'amour de la très sainte Vierge, leur serviront de préservatif contre les entraînements de l'adolescence et de la jeunesse.

Qui dira l'influence d'une pareille éducation sur tout le cours de la vie? L'âme chrétienne et vigoureuse de la mère a passé tout entière dans l'âme de ses enfants. Il faudra au démon bien du temps et bien des assauts pour en obscurcir les traits chéris et même on peut affirmer qu'il ne réussira jamais à les effacer complètement. Plus l'homme avancera dans la vie, plus il aura ainsi de vénération pour la douce image de sa mère, gravée au fond de son coeur. Ce souvenir le soutiendra aux jours d'épreuve, il le ramènera dans le droit chemin, s'il a le malheur de s'en écarter, le désir d'aller un jour rejoindre au ciel une mère qui lui fut si dévouée, sera le plus puissant motif pour opérer sa conversion à Dieu.

Heureux l'homme qui eut pour mère l'une de ces femmes fortes et vraiment chrétiennes!

Honneur à cette femme! Elle a fait une grande oeuvre en donnant à la patrie des citoyens utiles et en préparant des saints pour le ciel!

PRENEZ GARDE A VOS LECTURES!

Je lis ce qu'il me plaît de lire, cela ne regarde personne

Comment cela ne regarde ni votre père, ni votre mère, ni vos maîtres, ni votre curé? Mais à ce compte-là, quand vous tombez dans la rue et qu'un passant charitable vous tend la main; quand vous êtes en danger de vous noyer et qu'un camarade se jette à l'eau pour vous sauver, pourquoi ne dites-vous pas aussi à tous ces gens qui viennent se mêler de vos affaires: **Cela ne vous regarde pas?**

Et quand ceux qui ont pour devoir de vous instruire, de vous soutenir, de vous défendre du mal, vous dénoncent votre ennemi en vous disant: **Prenez garde à vos lectures!** vous répondriez: "Cela ne vous regarde pas"?

Ce serait refuser le droit qu'on accorde sans peine à tout honnête homme, celui de crier: **Au feu!** quand la maison brûle; **casse-cou!** quand il y a du danger! Ce serait refuser à vos meilleurs amis le droit de vous rendre service. Or, vous savez, ce droit est un de ceux auxquels, de par Dieu, ils ne peuvent pas renoncer.

Je n'y prends pas de mal!

"Mon Père, disait une jeune fille à son directeur, y a-t-il du mal à aller danser?" — "Mon enfant, répondit le prêtre, vous en revenez, c'est à vous de me le dire, car vous devez le savoir." La jeune fille baissa les yeux et rougit; elle ne répliqua pas. Sa rougeur avait répondu pour elle.

Au sujet, non seulement des danses, mais aussi du théâtre, des lectures, que de fois ne pose-t-on pas de semblables questions, et de fois également n'ajoute-t-on pas cette parole: "Pour moi, je n'y prends pas de mal!"

Lisons ensemble cette page de Mgr Mathieu, évêque de Régina: "Vous n'y prenez aucun mal, dit-il: est-ce bien vrai? Si vous dites la vérité, je ne dois plus vous regarder comme des hommes, mais comme des anges, qui n'ont rien de la fragilité humaine. Si vous n'êtes tourmentés par aucune pensée impure, vous êtes plus heureux que saint Paul, ce grand apôtre, qui était obligé de réduire son corps en servitude pour conserver le précieux trésor de l'innocence qui était en lui; vous êtes plus heureux que ces illustres pénitents qui, relégués dans les plus affreux déserts où ils ne s'occupaient que de Dieu, gémissaient encore de ressentir l'aiguillon de la chair; vous êtes plus heureux que saint Jérôme qui, enseveli dans le fond d'une solitude où il s'adonne aux oeuvres les plus rigoureuses de mortification, où il n'a d'autre compagnie que les bêtes féroces, se plaint encore amèrement des rudes assauts que lui livre le démon de l'impureté. Puis-je croire que vous êtes plus affermis dans la vertu que ces grands personnages; puis-je croire que vous pouvez rester en sûreté dans des lieux où un anachorète ne serait pas sans danger?

"Vous prétendez que vous n'y faites pas de mal; mais connaissez-vous bien ce qui est mal et ce qui ne l'est pas, ce qui plaît à Dieu et ce qui lui déplaît? N'avez-vous pas lieu de craindre que la passion que vous avez conçue pour ces plaisirs ne mette un bandeau épais devant vos yeux pour vous empêcher de voir les dangers que vous y courez et le mal que vous y faites?

"S'il est vrai que vous n'y avez pris aucun mal, vous vous êtes au moins exposés à en prendre, et celui qui, sans de graves motifs, s'expose au péché, se rend par là même coupable. Qui vous assure que vous ne vous y laisserez pas aller comme tant d'autres, et que vous ne périrez pas dans le danger que vous avez la témérité de chercher comme eux"?

"Aller au ciel en riant, en chantant, en jouant, en dansant, quoi de plus agréable? continue l'éminent évêque; mais cela est-il bien conforme à l'Evangile? Qu'a dit Notre-Seigneur? A-t-il dit: "Heureux ceux qui rient" ou "heureux ceux qui pleurent"? A qui a-t-il promis les joies éternelles? Est-ce à celui qui sur la terre aura suivi ses passions, couru après les plaisirs du siècle, ou à celui qui y aura renoncé et porté sa croix? "Malheur à vous qui maintenant riez, c'est-à-dire vous amusez, vous divertissez malhonnêtement, parce qu'un jour, dans l'éternité, vous pleurerez et vous gémirez." Voilà ce qu'a dit Jésus-Christ.

"On nous reprochera, dit-il enfin, de n'avoir pas d'expérience du monde et de condamner à distance des choses qui vues de près, mériteraient plus d'indulgence. Pour apprécier les excès de vitesse dont les automobilistes se rendent coupables, n'est-il pas préférable d'être sur leur passage que dans leur voiture? Combien d'entre eux ignorent leur imprudence, quand ils n'ont pas pour les avertir l'aiguille d'un compteur ou le signal d'un agent de police?"

L'aiguille du compteur, c'est la conscience; à son défaut, l'agent de police, c'est le prêtre; les automobilistes qui font du 40 et du 50 milles sans s'en apercevoir, ce sont ces chrétiens qui, emportés par le tourbillon des plaisirs sensuels, ne croient pas au danger, se rient de ceux qui les avertissent, et ne se convainquent que... quand ils ont pirouetté, tête première, dans un fossé.

RECETTE CONTRE UNE GRANDE MALADIE

Le monde est ravagé depuis six mille ans par une maladie presque universelle le manque de courage. Cette maladie est d'autant plus dangereuse que le plus souvent on ne s'en croit pas atteint, et qu'elle nous détourne avant toute chose du devoir le plus important de tous, notre devoir envers Dieu.

La cause de cette épidémie, c'est le péché originel.

Lorsque vous en sentez les atteintes, c'est-à-dire lorsque, reculant devant la difficulté, vous vous dites à vous-même: **Je ne peux pas; c'est trop difficile! — Plus tard, soit; mais pas maintenant! Ce n'est pas la peine de commencer, parce que je ne pourrai pas continuer! — C'est plus fort que moi! etc.**, posez-vous deux questions, et mettez la main sur la conscience:

1o Que ferais-je, si j'étais sûr qu'après avoir accompli ce devoir qui me semble **impossible**, je recevais immédiatement cent piastres pour ma récompense?

2o Que ferais-je si j'étais sûr qu'immédiatement après avoir cédé à cette tentation, à laquelle il me paraît **impossible** de résister, on m'administrait sans miséricorde vingt coups de bâton?

Il y a bien peu de cas où ce simple remède ne soit suffisant pour guérir immédiatement la maladie de la lâcheté.

Une pitoyable excuse, cent mille fois répétée, et plus insensée que toutes les autres ne tiendrait pas cinq minutes devant un examen loyal et sérieux. **Je n'ai pas le temps**: sur dix personnes qui ne remplissent pas leurs devoirs religieux, il y en a plus de la moitié qui vous répondent cela quand vous leur en parlez: "Je ne demanderais pas mieux, déclarent-elles, mais je n'ai pas le temps." Y a-t-il rien de plus faux qu'un pareil raisonnement?

Combien de temps faut-il pour ne pas blasphémer, ne pas prendre le bien d'autrui, ne pas mentir ni médire, etc?...

Il est vrai que la religion commande d'autres choses que des fautes à rviter; elle prescrit des actes à accomplir: prière à réciter, chaque jour, messe à entendre le dimanche, confession, communion... Eh bien, examinons cela de près.

Qui commence si tôt sa journée qu'il ne puisse prendre d'abord quelques minutes pour prier Dieu? A qui pareillement est-il impossible de faire sa prière avant de se coucher? Ceux qui se plaignent de n'avoir pas le temps, n'en perdent-ils pas davantage chaque jour à des futilités et des conversations inutiles?

Passons à la messe. La plupart de ceux qui prétendent ne pouvoir y assister le dimanche trouvent bien le moyen de passer au cabaret la soirée du samedi.

Quant à la confession et à la communion, comme elles ne sont de rigueur qu'à des intervalles éloignés, personne ne peut invoquer le moindre prétexte pour s'en dispenser. Mais la fréquentation des sacrements est elle-même toujours possible aux hommes de bonne volonté!

Pourquoi donc ne pas raisonner quand il s'agit de nos intérêts spirituels comme nous le faisons à chaque instant pour les intérêts matériels? Que dirait celui à qui on refuserait le temps de manger? Il réclamerait en disant: "Il faut vivre!" Mais si votre corps doit vivre, votre âme doit vivre aussi; et pour cela, elle doit se nourrir.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

POUR DIVISER LE DIOCESE D'OTTAWA

La dépêche suivante a paru dans plusieurs journaux anglais:

"Montréal, 7. — On a appris ici de bonne source, dans les cercles religieux, qu'une pétition serait adressée sous peu au Saint-Siège, par les catholiques irlandais de l'Ontario, pour obtenir la division du diocèse d'Ottawa.

"On comprend que les plans suggèrent la nomination d'un évêque irlandais pour le siège d'Ottawa et d'un évêque canadien-français pour le siège de Hull.

"De cette façon, l'Université d'Ottawa et les autres institutions de la capitale seraient sous la direction du nouvel évêque irlandais."

Cette dépêche n'a rien d'extraordinaire. L'élément catholique anglais d'Ontario a toujours rêvé d'enlever aux Canadiens-français d'Ontario l'Université d'Ottawa. Mais... il y a un mais: les Canadiens-français d'Ottawa ont juré que l'Université était à eux et qu'on ne le leur enleverait point. Leur conduite de l'an dernier dans la question des écoles bilingues nous assure que nous pouvons les croire sur parole.

La partie ontarienne du diocèse d'Ottawa compte une population de 94,892, dont 69,305 Canadiens-français.

LA SAINT-BARTHELEMY

Une feuille protestante écrivait, il y a peu, à l'occasion de l'anniversaire du massacre de la Saint-Barthélemy, que plus de cent mille protestants y avaient perdu la vie. Le "Martyrologe des Huguenots", publié en 1581, neuf ans seulement après le massacre, ne porte le chiffre des victimes qu'à 15,138. Encore, ne donne-t-il les noms que de 786 morts. Des historiens, peu suspects de sympathies pour le catholicisme, Martin et Ranke, estiment à deux mille le nombre des victimes. Des catholiques, craintifs parce qu'ils ignorent trop l'histoire de leur religion, ne savent que penser de la Saint-Barthélemy et se trouvent à la gêne et incapables de se défendre s'ils sont attaqués sur ce point. Pour ceux-là, nous croyons utile de reproduire la réponse donnée par l'abbé Ernest Augier dans son excellent traité d'apologétique populaire "Du Tac au Tac". Voici:

"**La Saint-Barthélemy.** — On nomme ainsi le fameux massacre de l'amiral Coligny et des Protestants le 24 août 1572, par ordre du roi Charles IX. C'est un événement entièrement politique, dont il est impossible de faire peser la responsabilité sur la Religion ou sur l'Eglise. Voici le fait.

"En 1569, le parti protestant était une nation dans la nation, un Etat dans l'Etat. Il traitait avec le roi sur le pied de l'égalité; il avait des places de guerre; il était en correspondance avec l'étranger. Partout où il avait été le maître, il s'était livré aux excès les plus honteux; il avait envahi les églises, pillé leurs trésors, profané les objets du culte; il avait massacré de nombreux catholiques, prêtres, bourgeois et paysans. Il avait pillé et rançonné des villes et des villages. L'assassinat du duc de Guise mit le comble à l'irritation. Enfin la reine crut avoir la preuve que Coligny, le chef du parti protestant, travaillait à livrer les Flandres à l'Angleterre.

"Tous ces faits expliquent surabondamment comment Coligny et son parti étaient devenus insupportables à Charles IX, à Marie de Médicis, au conseil intime du roi et de la reine, aux Guise et à leurs parents. Poussé à bout, Charles IX, excité encore par sa mère et de perfides conseillers, ordonna le massacre des Protestants le 24 août 1572.

"Mais ces faits démontrent jusqu'à l'évidence que la Saint-Barthélemy fut une proscription toute civile, conséquence inévitable d'une vengeance politique depuis longtemps excitée et méritée, qui éclate manifestement dans ce cri du roi: "Il ne m'a pas été possible de le supporter plus longtemps!" C'est avant tout un coup d'Etat politique; la religion en a été le prétexte et non la cause, et l'astucieuse Catherine de Médicis cherchait bien plus à se débarrasser d'un parti qui gênait son gouvernement, qu'à procurer la gloire de Dieu.

"D'ailleurs, s'il est un fait plus clair que le jour, c'est que la religion catholique ne prit aucune part au complot de la Saint-Barthélemy; des documents authentiques prouvent en effet qu'elle ouvrit partout ses portes à ces infortunés que poursuivait la fureur du peuple. Le Martyrologe calviniste écrit qu'à Toulouse les couvents servirent d'asile aux calvinistes; qu'à Bourg des catholiques en sauvèrent un grand nombre; qu'à Lisieux, l'évêque Hennuyer parvint à calmer plusieurs hommes que le gouvernement ne pouvait pas contenir.

"C'est donc une imposture infâme que de montrer, dans ces ministres de la vengeance de Charles IX, la fureur de mains armées de crucifix et de poignards, le Cardinal de Lorraine "bénissant les poignards des catholiques", comme Voltaire s'est plu à les inventer, et comme un opéra trop fameux nous les représente. Le Cardinal était à Rome pour l'élection du pape Grégoire XIII.

"Si le pape, à la nouvelle de coup d'Etat, fit chanter un **Te Deum** à Rome, c'est qu'il fut trompé — il n'y avait pas encore le télégraphe et le téléphone. Catherine de Médicis lui avait fait croire que le roi avait échappé à un complot, et que les coupables avaient été arrêtés. Quand le pape apprit la vérité sur le massacre, il fondit en larmes, et par ses discours et ses bulles, il manifesta publiquement son horreur pour un pareil crime.

"Méfiez-vous des faits historiques où l'on fait jouer à la Religion un rôle ridicule ou barbare; et souvenez-vous alors de cette parole de Voltaire: "Mentez, mentez toujours, il en restera toujours quelque chose!"

DECES D'UN SAVANT

L'abbé Pierre Gave, illustre botaniste français, est mort dernièrement. A ce prêtre pieux on doit plusieurs découvertes, notamment celle de conserver les fleurs et les plantes avec leur couleur naturelle.

La religion et la science, n'en déplaise à ceux qui se disent libres-penseurs, vont fort bien ensemble.



L'AUTOMNE

Cette belle saison ensoleillée, qui apporte au cultivateur tant de grain et d'argent, est souvent, et pour un grand nombre, une désillusion complète. On s'était bien promis pourtant l'automne dernier de ne pas trop charger la page des dettes payables au temps de la récolte. Tout l'hiver on avait tenu un livre de recettes et de dépenses, et certes le vieux Baptiste était là pour mettre un frein à toutes les petites envies inutiles. On avait pourtant fait, l'hiver dernier, plusieurs festins coûteux, — même un peu trop coûteux — mais il fallait recevoir les enfants et les amis; et ils sont nombreux, les amis, très nombreux.

—Vois-tu, Baptiste, il faut bien amuser les enfants; ils travaillent tant, ces pauvres petits. Nous n'avons pas payé toutes nos dettes, c'est vrai, mais il faut bien que jeunesse se passe; puis rappelle-toi, Baptiste, que c'est moi qui t'ai épargné de ne pas payer toute ta dîme, — je l'ai demandé à M. le Curé, — c'est bien du moins que j'en prenne une partie de cette dîme-là, pour amuser les enfants.

Et l'hiver s'était ainsi passé. Puis venait le printemps, la saison des espérances. Puis la semence, puis le blé promettait tant. Ah! ce n'était pas la peine de tant ménager et de faire tant travailler ces pauvres petits garçons, pendant tout l'hiver.

—Si tu veux dire comme moi, Baptiste, on va vendre des vaches. Ca fait trop d'ouvrage; avec ça qu'on va se faire de l'argent pour habiller les enfants.

Et le blé montait toujours; c'était tout beau à voir.

Et les dépenses s'accumulaient de semaine en semaine.

Mais la chaleur incommodait, les nuits chaudes et humides troublaient le sommeil. Pendant ce temps la rouille faisait son apparition dans les blés. Et le vieux Baptiste pâlissait de crainte: "Je n'ai que mon blé pour vivre et payer mes dettes".

Malgré le prix extraordinaire, c'est la misère pour le père Baptiste. Et pourquoi? C'est qu'il s'obstine à ne vouloir marcher que sur une jambe, et c'est trop fort pour le vieux et de bien plus jeunes que lui.

Pourquoi, je vous le demande, vous entêter à ne faire que du blé, et rien que du blé. Voici une année qui compromettrait votre avenir, si vos terres, que vous traitez si mal, n'étaient pas d'une fertilité incroyable. Mon pauvre vieux Baptiste, vous vous êtes trompé, vous auriez du, depuis longtemps, faire la culture mixte. Voyez donc les bons cultivateurs, — et ils sont nombreux — ils vont faire cette année plus d'argent que les années dernières. Ils vendront d'abord plus de blé que vous, parce que leurs terres étaient mieux préparées que la vôtre, puis en plus ils vont vendre du porc et du boeuf pour un montant que vous paraîtrait exagéré. Mais ne vous en déplaise, il y a de nos cultivateurs qui avec cette vente d'animaux se font des bourses de $1,000 à $2,000, et assez souvent quelque chose de plus. Assurément, ils retireront pour la vente de leur lait des paiements mensuels de $100 à $150, et quelques-uns encore plus. Et en dernier lieu, en tenant leurs enfants à travailler, ils leur feront éviter bien des peines, car vous savez ceci: l'oisiveté est la mère de bien des vices; et le travail fait les heureux.

On dit qu'on s'instruit toujours en vieillissant. Que cette année soit donc une leçon que vous n'oublierez jamais.

Le seul moyen de prévenir les mauvaises années, c'est de marcher bien aplomb sur ses deux jambes, c'est-à-dire viser à faire beaucoup de blé, mais en gardant beaucoup d'animaux. Et puis il faudrait ajouter: ne pas filer la corde avant d'avoir le veau; ne pas dépenser l'argent avant qu'il soit gagné.

N.-C. JUTRAS, ptre.

BETAIL

Mardi le 12 septembre

Taureaux de poids

1,200 livres et plus—	
De choix	$6,25 à $6.40
Bon	$5.75 à $6.00
Moyen	$5.00 à 5.50
Taureaux de boucherie	
De 1,000 livres à 1,200 livres—	
De choix	$6.25 à $6.50
Bon	$5.75 à $6.00
Moyen	$5.25 à $5.50
Ordinaire	$4.75 à $5.00
De 700 à 1,000 livres—	
De choix	$6.25 à $6.50
Bon	$6.00 à $6.25
Moyen	$5.50 à $6.00
Ordinaire	$4.75 à $5.25
Taures de boucherie	
De 700 à 1,000 livres—	
De choix	$6.00 à $6.25
Bon	$5.50 à $5.90
Moyen	$5.00 à $5.25
Ordinaire	$4.60 à $5.00
Vaches de boucherie	
1,100 livres et plus—	
Choix	$5.00 à $5.50
Bon	$4.65 à $4.90
Moyen	$4.25 à $4.50
Ordinaire	$3.75 à $4.10
De 800 à 1,000 livres—	
De choix	$5.00 à $5.50
Bon	$4.65 à $4.90
Moyen	$4.25 à $4.50
Ordinaire	$3.75 à $4.10
Boeufs (Bulls)	
De choix	$5.25 à $5.40
Moyen	$4.75 à $5.00
Bologne	$4.00 à $4.25
"Cutters"	$3.25 à $3.75
"Canners"	$2.50 à $3.00
Boeufs (Oxen)	
Bon	$6.00 à $6.60
Moyen	$5.00 à $5.75
Ordinaire	$3.75 à $4.85
Veaux	
De choix	$8.50 à $9.00
Bon	$7.00 à $8.00
"Feeders"	
De choix, de 950 à 1,100 liv.	
Prix	$5.75 à $6.00
Bon. De 800 à 950 livres.	
Prix	$5.25 à $5.50
"Stockers"	
De 450 à 800 livres—	
De choix (breedy steers)	
Prix	$5.50 à $5.90
Moyen (taureaux)	$5.25 à $5.50
Ordinaire (taureaux)	
Prix	$5.25 à $5.50
De choix (breedy heifers)	
Prix	$5.50 à $5.75
Moyen (taures)	$5.25 à $5.50
Ordinaire (taures)	$4.75 à $5.00
Porcs	
De coix	$11.50 à $11.75
Lourds	$8.75 à $9.00
Légers	$9.75 à $10.00
"Stags"	$5.75 à $6.00
Truies	$7.75 à $8.00
Moutons	
Agneaux de l'année (choix)	
Prix	$9.50 à $10.00
Agneaux de l'année (ordinaire).	
Prix	$7.00 à $8.00
Lourds	$7.00 à $8.50
Légers	$8.00 à $8.50

COMMENT ON ASPHYXIE

Un soldat anglais, préposé au lancement des gaz meurtriers sur les tranchées allemandes, dit comment se pratique cette opération

Londres, 5. — (Correspondance de la Presse Associée). — Les attaques anglaises par le gaz ont fait l'objet d'un récit authentique, raconté par un des hommes préposés au lancement de ces gaz meurtriers sur les champs de bataille. Ce lanceur de gaz fait partie d'un corps du génie, qui "se propose de guérir les Allemands avec leur propre médecine."

En arrière des premières lignes ce corps de "lanceurs" occupe un petit retranchement, protégé par un parapet et dont les approches sont gardées par des fils de fer barbelé. Les hommes préparent leur fatale médecine en vue d'une attaque imminente, en pensant aux spasmes d'agonie qui soulèveront la poitrine des victimes délirantes.

Au premier commandement, les hommes se tiennent prêts à l'attaque. Rangés en ligne de bataille dans les premières tranchées, ils ajustent sur les parapets leurs cylindres d'une pesanteur de 130 livres, et contenant assez de gaz comprimé pour anéantir une compagnie entière. La tête de chaque cylindre est munie de plusieurs tuyaux flexibles, de trois ou quatre joints, de faussets, et de projecteurs mobiles, que le lanceur peut faire fonctionner à l'aide d'une clef. Les cylindres, tous reliés les uns aux autres en séries, exhaleront leur produit meurtrier dès que le commandement d'ouvrir les soupapes sera donné.

Pour porter ces fumées gazeuses très meurtrières vers les lignes ennemies une brise favorable doit accompagner la manoeuvre fatale; et voilà pourquoi les lanceurs explorent les cieux comme de vieux marins instruits à leurs secrets. La direction du vent est chose essentielle afin de mener l'attaque de gaz à bonne fin.

Dans l'attente du bon vent, les lanceurs surveillent les tuyaux flexibles, afin d'éviter une fuite de gaz, fort dangereuse, dans leur propres tranchées. L'officier passe alors en revue les appareils et souffle à l'oreille de chaque homme, ces deux mots: "Onze heures". C'est l'heure de l'attaque. A dix heures cinquante, les hommes, revêtus de leurs appareils respiratoires, se tiennent prêts; ils ressemblent plutôt à des êtres fantastiques.

Le vent souffle gentiment, emportant les nuages de gaz meurtriers, qui s'échappent des cylindres, grands ouverts. Mais la brise s'éteint graduellement. Rapidement surgit: "Fermez! Tenez-vous auprès!" Les lanceurs rejettent leurs masques, tandis que l'infanterie se précipite à l'attaque au milieu de la fusillade allemande.

Les lanceurs de gaz se meuvent difficilement. A l'aube du jour, un doux zéphyr passe sur les tranchées allemandes. Mais bientôt, la lumière se fait et l'on aperçoit le gaz s'échapper des conduits. Les lanceurs savent alors ce qui les attend. Toutes les mitrailleuses se tairont et de toutes parts un silence glacial s'étendra sur la plaine. La nature elle-même semblera surveiller avec une attention qui ne se démentira jamais, la dernière diablerie que ses enfants pratiqueront les uns contre les autres.

Derrière leur masque, les lanceurs de gaz commencent à respirer plus librement. Ils s'approchent de leurs cylindres; les explosions se succèdent rapidement et les esprits s'oublient à l'aspect tragique de la situation. On ne s'occupe alors qu'à tourner les soupapes, à surveiller les conduits et à réprimer le jet de vapeur qui s'en échappe par une poignée de boue que le gaz refroidit sur-le-champ en une masse impénétrable et compacte.

Dans l'une des baies, le parapet s'écrase subitement, recouvrant les hommes et les cylindres. Presque au même moment, les lanceurs apparaissent indemnes, mais les conduits sont brisés et le gaz remplit alors la tranchée allemande, où meurent des milliers d'hommes suffoqués par l'odeur mortelle et gisant dans les affres de l'agonie. Ils récoltent eux-mêmes ce qu'ils ont semé.

Cote du Grain

MARDI SOIR, LE ▸ SEPTEMBRE

BLE.	Déchargé	Inspecté	"Tough"	Rejeté	"Smutty"
No. 1 Nord	157½	157½	150½	146½	146½
" 2 Nord	155½	155½	148½	144½	142½
" 3 Nord	152½	152½	146½		138½
" 4 Nord	146½	146	140½		
" 5 Nord	137½	136½	131½		
" 6 Nord	112½	112½			
Fourrage	102½				
AVOINE					
2 C. W.	49⅝		46⅛		
3 C. W.	48⅝		45⅝		
Extra 1 four.	48⅝		45⅝		
No. 1 fourrage	48⅛		45⅝		
No. 2 fourrage	47⅞		45⅛		
Rejeté	46⅝		44⅛		
ORGE					
No. 3	86		81		
No. 4	83		78		
Rejeté	77		72		
Fourrage	77		72		
LIN					
1 N. W. C.	186½				
2 C. W.	183½				
3 C. W.	159½				
Rejeté	159½				

DECHARGE veut dire "déchargé" à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

INSPECTE veut dire "inspecté" par les inspecteurs du gouvernement à Winnipeg.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

Cote a la Fermeture

	Blé	Avoine	Lin	Orge
Octobre	152½	49⅛	187½	187½
Décembre	147½	47	187¼	
Mai	149¼		83	

Cote fournie par la N. Bawlf Grain Co. Ltd.

GUERRE SOUTERRAINE

Récit d'un officier blessé, le 19 juin, au cours d'une contre-attaque allemande:

Imaginez-vous d'étroites galeries, éclairées faiblement par de modestes lampes à huile, dans lesquelles les adversaires ne sont séparées que par des sacs de sable qu'ils poussent les uns contre les autres. Dès qu'une ouverture apparaît, c'est un effroyable corps à corps où la grenade à mains et la baïonnette sont les seules armes possibles. Les Allemands, eux, font parfois usage de couteaux et de brownings, même ils n'ont pas hésité, un jour, à nous arroser d'un liquide corrosif qui nous causa de graves brûlures. Mais, en dépit de ces lâches procédés, les nôtres ont toujours eu le dessus, faisant preuve d'un merveilleux esprit d'initiative. Ils se battaient à coups de crosse, à coups de poing quand il le fallait; leur vaillance ne fut jamais en défaut et les Allemands s'en aperçurent.

Les couloirs dans lesquels nous avancions avaient six mètres de profondeur, parfois huit et dix; l'eau suintait de partout et l'odeur fade qui se dégageait était insupportable. Songez aussi que, pendant ces trois semaines, nous n'avons pu enlever les cadavres parmi lesquels nous avons séjourné nuit et jour.

Un boyau de 60 mètres de longuerre nous demanda treize jours de lutte incessante pour le conquérir entièrement. Les Allemands y avaient installé des barricades, des tropes, des pièges de toutes sortes. Nous risquions, en tombant, de nous empaler sur des baïonnettes traîtreusement cachées dans des cavités légèrement recouvertes de terre. Et tout cela se faisait dans une obscurité presque complète. Nous devions nous servir de lampes électriques de poche et n'avancer qu'avec une extrême lenteur.

A tous nos soucis s'ajouta un autre sujet d'inquiétude. Un jour, nous entendîmes distinctement un bruit significatif. L'ennemi poussait une sape pour nous faire sauter. Nos sapeurs, heureusement, éventèrent la mine et remédièrent au danger qui nous menaçait.

Pendant toute cette période, nous n'avons pas aperçu une seule fois la lumière du jour, combattant sans cesse sous terre, ne prenant pas un instant de repos. Malgré ces souffrances, les hommes ne cessèrent de manifester une excellente humeur, un entrain splendide, une résistance extraordinaire. Plusieurs hommes de ma compagnie, blessés, ont refusé de se laisser évacuer. L'un d'eux ne consentit à se laisser emmener qu'à sa troisième blessure. On ne dira jamais assez la vaillance déployée en cette circonstance par nos soldats.

D'ailleurs, un officier allemand, que nous fîmes prisonnier le 16 au matin, pendant l'assaut final, ne put cacher son admiration: "Jamais je ne pensais, avoua-t-il, que vous prendriez le Labyrinthe. Vraiment, vous avez des soldats merveilleux!" L'hommage de ce vaincu fut très sensible à nos poilus.

LA FETE NATIONALE A BRUXELLES

Un témoin occulaire est parvenu à faire passer, à la rédaction d'un journal belge de La Haye, un compte-rendu du service solennel qui fut célébré, le 21 juillet, en la Collégiale de Sainte-Gudule, à Bruxelles. En ce jour anniversaire de l'Indépendance nationale, une messe en musique devait être chantée en mémoire des soldats belges tombés pour la Patrie.

L'office était annoncé pour 11 heures. A 8 heures 30, cependant, il ne restait plus une chaise disponible dans l'immense collégiale.

"Ceux qui arrivèrent à 9 heures, écrit le correspondant, étaient heureux s'ils découvraient un petit coin ou une place assise... sur un escalier. La petite chaire de vérité de la chapelle du St-Sacrement servit de refuge à une cinquantaine de personnes! Partout c'était la cohue. Plusieurs personnes se trouvèrent mal.

"Le cardinal Mercier prononça un sermon empreint du plus ardent patriotisme. L'éminent prélat parla pendant 45 minutes. J'étais trop loin, dit le correspondant, trop mal placé aussi, pour saisir toutes les paroles de l'archevêque de Malines. J'en ai entendu assez, néanmoins, pour dire que le distingué prédicateur engagea ses ouailles à la patience; il leur dit de conserver tout leur courage, maintenant surtout "que l'aurore point à l'horizon". Il a exalté les héros morts "pour nous permettre de vivre". Les yeux se mouillèrent de larmes quand le cardinal, en termes poignants, salua la mémoire des chers soldats tombés pour la Patrie.

"L'office finissait quand les orgues se mirent à jouer l'air national belge, la "Brabançonne". Alors, continue le correspondant, se produisit un incident que ne s'effacera plus de ma mémoire. Un homme, d'une voix puissante, poussa le cri de "Vive le Roi!"

"Ce cri, expression ardente d'un violent désir, électrisa des milliers de Bruxellois.

"Comme un tonnerre, ce même cri, répété par des milliers de bouches, roula sous les voûtes: "Vive le Roi!" "Leve de Koning!"

"Lentement, les milliers d'auditeurs s'écoulèrent, tandis que le cardinal quittait aussi l'église pour gagner le doyenné situé derrière le monument, rue du Bois Sauvage. Le prince de l'Eglise avait été devancé, cependant, par une grande foule, qui l'attendait à la sortie et qui le salua, dès qu'il parut, d'une ovation enthousiaste entremêlée des cris mille fois répétés de "Vive le cardinal! Vive Mercier!"

"Visiblement ému, le cardinal bénit la foule immense.

"Les négociants, obligés de tenir ouvertes les portes de leur magasin, ont manifesté malgré tout. Beaucoup de restaurateurs, par exemple, ont négligé de placer les tables et les chaises à leur terrasse. D'autres marchands avaient démonté leur étalage, laissant au beau milieu de leur devanture, un seau rempli d'eau et un torchon, pour indiquer que c'était jour de nettoyage. Dans les boutiques et les magasins, la clientèle ne pouvait être servie, parce que les demoiselles et les commis étaient absents pour "des courses urgentes en ville'.

"Le soir lorsque Mgr Mercier quitta la ville, son auto fut reconnue et la foule, l'entourant, l'accompagna en chantant la "Brabançonne" et en acclamant le prélat.

"La police chargea les manifestants à plusieurs reprises."

EN PROVINCE

SAINT-MALO

Les récoltes sont entièrement finies et les battages assez avancés avec les quatre moulins qui fonctionnent dans notre paroisse, ils auront bientôt fait de battre la récolte qui n'est pas fameuse cette année.

• • •

Le 22 août dernier eut lieu le pèlerinage annuel à la grotte de Notre-Dame de Lourdes. La messe qui fut chantée en plein air a été célébrée par M. l'abbé Deslandes, de Saint-Boniface, et M. l'abbé Magnan, de sa parole pénétrante qui sait si bien toucher les coeurs, nous donna les deux sermons de la messe et des vêpres.

Après les vêpres, qui furent aussi chantés à la grotte, les nombreux pèlerins revinrent en procession à l'église, où eut lieu un salut solennel. Le chant fut d'une exécution parfaite.

Le soleil s'était mis de la partie et la journée fut splendide. Aussi les pèlerins sont accourus nombreux des paroisses environnantes. Il y en avait de Winnipeg, Saint-Boniface, Letellier, Sainte-Agathe, Saint-Jean-Baptiste, Somerset, Sainte-Elizabeth et Saint-Pierre Jolys. Citons parmi les nombreux membres du clergé outre ceux déjà mentionnés, M. Jolys, curé de Saint-Pierre Jolys, M. St-Amant, curé de Saint-Jean-Baptiste, et M. Jutras, curé de Letellier. Enfin, grâce au zèle infatigable de notre Monsieur le Curé, qui sait si bien organiser une fête religieuse, chacun, nous l'espérons, s'est retiré enchanté de son pèlerinage.

• • •

Mlle Villebrun est en promenade chez son frère, M. Eugène Villebrun, depuis quelques semaines.

• • •

Dimanche dernier, chez M. Valmore Bourbonnière sont venus en auto de Saint-Boniface, en visite chez M. Remi Gosselin.

• • •

M. et Mme Eugène Bourgeois et Mme Morissette, de Norwood, ainsi que M. Albert et Mlle Yvonne Bourgeois, de Rainy River, étaient aussi en promenade chez leurs nombreux parents, si heureux de les voir, et qui n'ont qu'un regret, c'est que leur visite fut de trop courte durée.

• • •

Samedi dernier, M. Alphonse et Mlle Eva Morin, ainsi que M. Lucien, Mlles Anna et Anne-Marie Gosselins ont allés en visite chez M. Napoléon Gadaire, à Olga, N. Dakota. M. Trépanier, qui conduisait l'auto, franchit cette longue distance en quelques heures. Ils nous sont revenus lundi enchantés de leur beau voyage, n'ayant qu'un désir, celui d'y retourner bientôt; le paysage enchanteur rendit leur trajet si agréable.

• • •

M. Jean Côté, M. Lafrance et M. Savoie, de Saint-Boniface, étaient en visite chez M. Joseph Gagné, dimanche dernier.

• • •

M. Edmond Malo a fai l'acquisition de notre ancien hôtel afin de partir magasin. Nous en sommes enchantés; cela animera un peu plus notre village. Nous lui souhaitons un grand succès.

• • •

Mlle Marie-Louise Toupin est partie pour un voyage de quelques jours chez ses parents de Saint-Boniface et de Sainte-Agathe. Bon voyage.

Malouine.

SAINT-CHARLES

Mlle Hélène Auger, fille de M. Charles Auger, est décédée lundi matin, victime de la tuberculose après une longue maladie.

• • •

M. E. Therrien a la joie d'annoncer la naissance d'une fille.

• • •

Le caporal Charles Hogue retourne au camp Sarcee, après avois passé quelques semaines de repos au milieu de ses parents.

• • •

M. Alfred Caron a fini de battre son blé. Le rendement est satisfaisant.

• • •

M. G.-A. Paillé, Ph.B., B.A., qui a passé avec succès ses examens finals en médecine, au Collège de Winnipeg, s'en va l'hôpital Saint-Boniface en qualité de premier interne.

SAINTE-ANNE DES CHENES

Dimanche soir à 8 heures, malgré les mauvais chemins et l'apparence de mauvais temps, le haut de la Salle Municipale se comblait d'un auditoire nombreux, avide d'entendre les conseils de Son Honneur le juge Prud'homme, un des sages et courageux chefs de l'Association d'Education du Manitoba.

Après avoir évoqué quelques souvenirs personnels et salué la mémoire du très regretté M. Giroux, fondateur de notre paroisse, après avoir rappelé à nos coeurs le nom d'un bienfaiteur inoubliable, M. Jubinville, et signalé le dévouement déjà si appréciable des Pères Rédemptoristes, le savant juge aborda le côté constitutionnel de la question des écoles et en marqua les principaux points. En quelques mots il nous fit parcourir la route toute empreinte des luttes ardues mais toujours victorieuses, soutenues par nos pères depuis que le drapeau anglais flotte sur nous.

C'est dans la contemplation du passé, dit-il, que nous trouverons le courage pour les luttes présentes et futures.

Le conférencier nous parle de courage et de fermeté et le courage qu'il suscite en nous n'est pas un courage désespéré mais un courage tout nourri d'espérances.

"Il est trop tard, dit-il, pour qu'on nous enlève notre langue. Soyez fermes et fidèles à suivre les directions. Ayez confiance en nous, et le succès est assuré. Nous semons dans la peine, d'autres récolterons dans la joie, car la justice ne meurt pas; elle est l'oeuvre du Seigneur."

M. le juge montre ensuite que c'est surtout à la religion qu'on en veut, puis il flétrit l'école sans Dieu où l'enfant apprend à ignorer son origine et sa fin et à méconnaître ses devoirs sociaux. Il déplore la substitution de l'instruction pratique à l'éducation morale, et comme remède à ce désordre social il prescrit la conservation de la langue gardienne de la foi et de la morale.

Les pontifes de l'uniformité nationale voient bientôt leurs imbéciles et fanatiques espérances baiser le néant devant les justes distinctions de l'honorable juge.

Le conférencier veut, lui aussi, l'unité nationale, mais non pas l'uniformité!

L'unité existe entre les membres d'une même famille, mais l'uniformité, jamais.

Ainsi, dans l'Etat, le prolongement de la famille, il doit y avoir unité, mais l'uniformité est impossible, et c'est travailler à la destruction de la famille et de l'Etat que d'en faire l'essai.

Les prétextes des assimilateurs, le juge les a renversés d'une distinction et il nous assure avec raison que l'unité nationale bénéficie de l'addition des tendances diverses et que la conservation de notre langue ne peut que contribuer plus fortement à l'unité nationale. Les Anglais bien pensant, nous assure-t-il, sont de cet avis là eux aussi.

Le juge demande encore une fois la fermeté et la fidélité à suivre les directions données, puis il reprend son siège au milieu d'applaudissements qui en disent long sur les sentiments de l'auditoire.

M. Fred. Jodoin, président du comité local, en termes choisis et avec toute l'affabilité qui lui est connue, remercie M. le juge d'avoir si nettement tracé la route à suivre et il invite M. le Curé, le Père Trudel, à prendre la parole.

M. le curé nous encourage fortement et remercie M. le juge, puis la foule se disperse en chantant O Canada. Le grand vent qui souffle jette à tout le pays ces mots d'espérance:

"Et ta valeur, de foi trempée,
Protégera nos foyers et nos droits!"

Un paroissien.

FANNYSTELLE

Mme I. Beaupré est de retour d'une promenade de quelques mois à Brandon, Stony Mountain et Dunrea, où elle était en visite chez des parents.

• • •

M. Maloney, de Mason City, Iowa, était de passage ici par affaires, la semaine dernière.

• • •

M. A. Poirier nous a quitté la semaine dernière pour Minto, où il est à faire les battages.

• • •

Le réseau téléphonique de Fannystelle sera agrandi d'une trentaine de souscripteurs nouveaux. Le matériel de construction à cet effet est arrivé ces jours derniers, et le travail sera fait avec toute la rapidité possible.

• • •

Nous avons lu avec intérêt la charmante poésie de M. F. Mollot, de Fannystelle, dédiée aux membres du gouvernement persécuteur du Manitoba, et parue dans la **Liberté** de la semaine dernière.

Nous félicitons et remercions M. Mollot de ses charmantes pensées, qu'il a bien voulu nous transmettre.

Yvonnic.

LE GENERAL GALLIENI ET LES BOISSONS ALCOOLIQUES

Un document d'une grande autorité

Le général Galliéni, la belle et loyale figure de soldat qui vient de disparaître, était abstinent et n'en faisait pas mystère. Il nous paraît intéressant, à l'occasion de sa mort, de transcrire ici le rapport qu'il envoya, en 1899, au congrès international contre l'alcoolisme, à Paris, et qui a été publié dans les actes du Congrès:

Jusqu'en 1887, écrivait Galliéni, je buvais du vin, des liqueurs comme tout le monde, ni plus ni moins que mes camarades des troupes coloniales. J'avais même, comme la plupart d'entre eux, la conviction que, sous le climat des Colonies, il fallait réagir contre la faiblesse et l'anémie par un régime comportant l'usage modéré, mais constant, de vins de choix, de liqueurs apéritives ou digestives, comme le cognac, la chartreuse, etc. Il me semblait bien cependant que mon estomac, cet organe qui, dans les Colonies, joue un rôle primordial chez tous les Européens, ne se trouvait pas très bien de ce régime. Evidemment, les causes de déperdition sont plus intenses et plus nombreuses aux Colonies qu'en Europe, sous nos climats tempérés, et l'anémie est à combattre. Mais n'est-il pas évident que pour atteindre ce but, la première condition est de laisser dans le meilleur état le foie, l'estomac, c'est-à-dire, les organes qui sont chargés de distribuer au corps les aliments chargés de réparer ces pertes?

Bref, en juin 1887, à la suite d'une campagne très pénible que je venais de diriger au Soudan contre le marabout Mahmadou Lamine et qui m'avait laissé dans un état pitoyable, à tel point qu'il m'était impossible de conserver mes repas, je renonçai complètement aux vins, liqueurs, bières, café, etc., et je me mis entièrement à l'eau. Je n'ai jamais eu dans mon existence meilleure idée.

Depuis cette époque, l'eau a été ma boisson exclusive, et depuis cette époque également, mon estomac s'est complètement remis et j'ai pu supporter, dans les meilleures conditions possibles, les pénibles campagnes que j'ai dû faire, depuis 12 ans, au Soudan, au Tonkin et à Madagascar. Je n'ai jamais bu que de l'eau qui se trouvait à ma portée, au Soudan, de l'eau provenant des ruisseaux maréageux et ayant l'odeur peu agréable, au Tonkin, de l'eau des rizières, des mares, rencontrées au cours de nos opérations, à Madagascar, de l'eau de Tananarive et d'autres localités qui, cependant, passe pour mauvaise. Je ne veux pas recommander par là les eaux de mauvaise nature; mais je veux dire simplement ceci: **mieux vaut une mauvaise eau qu'une liqueur quelconque.**

Je dirai du reste que depuis quelques années, l'usage de l'eau pure et avec du thé léger comme boisson habituelle aux repas, se répand de plus en plus dans les Colonies. On dirait un commencement de protestation actif contre l'usage invétéré des vins, liqueurs, apéritifs, etc., qui sont malheureusement encore si à la mode dans tous les pays du monde et notamment dans les colonies.

Sous le prétexte que, dans les pays exotiques, la transpiration est plus abondante que dans les pays tempérés, on boit davantage et on ne se dit pas que, si on ingérait moins de liquides, l'excrétion cutanée serait moins abondante.

Si la remarque précédente peut s'appliquer à tous les pays, il en est un où nous vivons depuis dix ans et où l'usage des vins, alcools et autres boissons est bien inutile et aussi nuisible qu'ailleurs;

C'est toute la partie centrale de Madagascar, où, d'une façon générale, étant donné l'altitude moyenne de quinze cents mètres et les brises qui y règnent, le climat est plus agréable et même plus frais que chaud. L'air qui y est très vif, active assez à lui seul les combustions, sans qu'il soit nécessaire d'user d'alcool.

C'est peut-être pour les raisons indiquées plus haut que l'on constate, dans la portion centrale de la Colonie, un bien plus grand nombre de buveurs d'eau que dans les autres parties de l'Ile où que dans nos différentes Colonies.

J'ai cependant rencontré souvent en Cochinchine, au Tonkin, au Sénégal, des personnes qui y ont vécu longtemps, qui s'y sont bien portées et qui n'ont jamais bu que de l'eau, aussi pure que possible. Je dis "aussi pure que possible" parce que, bien souvent nos officiers, entre autres voyageurs, n'ont pas d'autre eau à boire que l'eau de rizières. On croit souvent que cette eau est plus mauvaise que toute autre; c'est une erreur, étant donné que dans les rizières, l'eau n'est jamais stagnante; elle est donc constamment aérée, et par suite se laisse facilement digérer. D'autre part, on sait que la culture rend les eaux potables par les échanges qui se produisent entre les plantes et le sol: oxydation plus complète de tous les détritus organiques d'une part; échange constant d'acide carbonique et d'oxygène d'autre part.

Comme preuve à l'appui de l'immunité des buveurs d'eau, d'une façon générale, je pourrais citer maintes personnes qui n'ont jamais bu que de l'eau, dans les Colonies et en France, et dont la santé ne s'est jamais altérée. Ces personnes paraissent au contraire avoir supporté ces durs climats bien plus facilement que celles qui ont l'habitude d'user de vins ou d'alcools.

J'ai ici des exemples frappants, parmi les membres des Missions, quel que soit leur rite, qui par raison d'abstinence ou d'hygiène, se passent constamment de vin et à plus forte raison d'alcool, depuis 15 et 20 ans, et qui ne s'en portent pas moins bien. L'anémie, cet épouvantail de tant de personnes, n'est pas plus prononcée chez eux que chez ceux qui usent d'une façon licite de l'alcool; par contre les uns et les autres se portent infiniment mieux que ceux qui en abusent.

Je répète qu'en ce qui me concerne, depuis 12 ans, dans toutes les colonies, je ne bois que de l'eau, souvent de l'eau de rizière, et que ma santé ne s'en est jamais ressentie, bien au contraire, malgré les fatigues que j'ai dû endurer, notamment au Tonkin où, à deux reprises différentes, de décembre 1893 à mars 1894 et de mars 1895 à juin 1895, les colonnes que je conduisais à la poursuite des bandes de pirates qui détenaient prisonniers quelques-uns de nos compatriotes, ont dû marcher constamment dans les torrents et arroyos, avec de l'eau jusqu'à la ceinture. Plus récemment encore, je viens de faire autour de l'île une tournée de cinq mois, dans les régions les plus malsaines des côtes. Je n'ai jamais bu que de l'eau, ne m'informant jamais auprès de mes boys d'où provenait cette eau. Je n'ai jamais eu une heure de maladie.

J'ai vu à Tananarive les membres d'une table d'officiers français ne prendre que du thé aux repas, pendant deux ans, et jouir d'une meilleure santé que leurs camarades.

Par contre, combien ne voit-on pas à Madagascar, sur le plateau central, de cas de dyspepsie, de maladie de foie, et de toute la série d'accidents, dûs à un usage constant même modéré de l'alcool et du vin chez un grand nombre d'officiers. On ne peut nier l'existence de certaines affections des organes viscéraux dont la cause est le paludisme, c'est de toute évidence. Mais je n'en reste pas moins convaincu que l'alcool est pour une bonne moitié la cause d'un grand nombre de maladies, mises par respect humain sur le compte du paludisme.

Je me suis efforcé, depuis mon arrivée à Madagascar, de me préoccuper de l'hygiène à faire suivre à nos nouveaux sujets, en vue d'arriver à une augmentation de la population. Aussi, me suis-je montré impitoyable pour les cas d'ivresse. C'est à ce titre que tout indigène, rencontré dans la rue pris de boisson, est puni d'une amende de 70 francs; l'utilité de mesures énergiques de ce genre n'avait pas échappé au gouverneur malgache d'autrefois, mais celles-ci, de même que toutes les autres d'ailleurs, n'étaient pas exécutées ou l'étaient mal. On voyait à cette époque fréquemment, dans les rues, des hommes ou des femmes ivres, causant du scandale; il n'en est plus de même aujourd'hui.

Bien que les mesures prises pour la répression des cas d'ivresse fussent mal appliquées, il y a quelques années, il faut remarquer cependant que les peuples du centre de Madagascar et de l'Emyrne, en particulier, sont moins atteints par le fléau de l'alcoolisme que les populations de la côte Betsimisarakas et Sakalaves. Je n'en veux comme preuves, que le petit nombre de cas de folie, d'idiotie, de criminalité; car je sais que ces cas de déchéance intellectuelle ou morale ne sont que les conséquences de l'alcoolisme héréditaire.

Chez ces dernières tribus, l'orgie est quotidienne; tout est pour elles occasion d'excès alcooliques: naissances, mariages, décès, etc. Combien de fois dans mes voyages de Tananarive à Tamatave, n'ai-je pas vu des villages entiers dont les habitants, hommes, femmes, enfants étaient étendus pêle-mêle, incapables de faire un mouvement. Les villes d'Andevoranto, Andavakimerana, Vavony, étaient connues et réputées comme des lieux d'orgie continuelle à l'heure indiquée, car les porteurs étaient tous ivres.

Depuis que les pays voisins échangent leurs rhums sur la côte, contre les produits de Madagascar, la population indigène des côtes tend à disparaître; elle s'abâtardit de plus en plus et la fécondité de la race diminue progressivement; tout porte à croire que ces populations s'éteindront dans un avenir qui n'est pas éloigné, par l'alcoolisme, la phtisie et leurs conséquences.

Galliéni.

—La **Ligue de la Croix**, Suisse.

UN CAS DE TELEPATHIE

J'avais constamment veillé le seigneur Jean-Baptiste Couillard de l'Epinay avec son fils, pendant sa maladie; et, la nuit qu'il mourut, j'étais encore auprès de lui avec son fils et feu M. Robert Christie, notre ami. Lorsque le moribond fut à l'agonie, je courus chez son confesseur, monsieur Doucet, alors curé de Québec; il vint lui-même m'ouvrir la porte du presbytère en me disant:

"—Fâché de t'avoir fait attendre.

—Comment! répliquai-je, j'arrive à l'instant même.

—Mon domestique, fit-il, est pourtant venu m'éveiller, il y a environ un quart d'heure, en me disant de me dépêcher, que monsieur Couillard se mourait."

Etait-ce une hallucination produite par l'inquiétude qu'éprouvait le prêtre sur l'état alarmant d'un malade qu'il chérissait? Etait-ce l'ange de la mort, faisant sa ronde nocturne, qui s'arrêta au chevet du zélé serviteur du Très-Haut, pour lui envoyer une dernière consolation qu'il implorait? Sa mission funèbre ne fut guère interrompue; car, à ces mots sublimes prononcés par le prêtre: "Partez, âme chrétienne, au nom du Dieu Tout-Puissant, qui vous a créée"! cette belle âme s'envola au ciel sur les ailes du messager de Jehovah!

Philippe Aubert de Gaspé.

"Les Anciens Canadiens."

Une Oeuvre Apostolique dans la Sauvagerie

Une excursion dont le souvenir vivra longtemps dans la mémoire de ceux qui y prirent part, c'est celle organisée par le R. P. Lecoq, o.m.i., vers les régions lointaines de Cross Lake. En cet endroit il y a une mission indienne de sauvages cris. Malgré son âge avancé et une vie remplie de travaux apostoliques de toutes sortes, le R. P. Lecoq s'est donné entièrement à cette mission et au prix d'innombrables sacrifices et d'un travail surhumain, il vient d'y terminer la construction d'une grande école pour les petits sauvages.

Ce dévouement méritait une profonde sympathie de la part de Mgr l'Archevêque et des nombreux amis du bon père. Aussi Mgr Béliveau n'a pas hésité un instant à entreprendre un voyage long et périlleux pour aller assister à la bénédiction de l'école et prouver d'une manière tangible combien il savait apprécier l'oeuvre accomplie là-bas. Un clergé nombreux s'est joint à lui, de même que quelques laïques.

Au nombre des prêtres on comptait: Mgr Dugas, P.A.,V.G., les RR PP. Cahill, Lecoq, Magnan, Rapet, Thomas, Guy, Dugas, Vézina, Baillargeon, tous Oblats de Marie; le R. P. Louis, trappiste, le R. P. Girard, rédemptoriste, le R. P. Granger, dominicain, et MM. les abbés Jubinville, Giroux, Bélanger, Joubert, Picod, Leroux, Moreau, Caron.

Parmi les laïques se trouvaient MM. Forget, gérant de la Banque d'Hochelaga, Lachance, M.D., Bernier, avocat, Tremblay, entrepreneur, Guilbert, Paquin, Duveyjonck, Storzt, Pepin, Vermander, Levêque, Pelletier, Doucet, Chabot, Kinsella, rédacteur à la **Northwest Review.**

Pour égayer le voyage, les musiciens, dont quelques-uns sont membres de la fanfare LaVérendrye, organisèrent une fanfare et firent retentir le lac Winnipeg d'harmonies pour lui jusque là inconnues.

30 août

Un dernier coup de sifflet et le "Wolverine" quitte Selkirk. Le "Wolverine" est un joli bateau à vapeur de 268 tonnes appartenant à "The Northern Fish Co." Sans avoir le confort des grands navires, il est bien aménagé. Il a cabines, salon, fumoir. La cuisine y est aussi excellente.

En quelques minutes nous perdons de vue les sombres entrepôts de poisson de Selkirk et descendons le courant de la rivière Rouge. Les rivages en sont plats, boisés d'ormes touffus et d'un beau vert sous les rayons adoucis du soleil d'automne. Lentement ce paysage change. Nous approchons du lac; les bois se font plus rares et ce sont de larges plaines qui encadrent la rivière. Ces plaines se montrent bientôt coupées de nombreux petits lacs où abondent les canards. L'embouchure maintenant est proche et la rivière se divise pour former un delta. Bientôt le lac apparait immense et splendide. Ses flots sont bleus et légèrement teintés du rose du soleil couchant. La nuit tombe, une nuit douce et calme.

La plus fraternelle gaieté règne à bord. On chante, la fanfare joue, puis la prière récitée sur le pont vient terminer une journée si bien commencée.

31 août

Le vent du nord s'est élevé; il souffle avec violence; le lac est gros; il fait froid. Le roulis se fait sentir et déjà plusieurs en subissent les effets. Les prêtres sont désappointés de ne pouvoir pas dire la messe. Il ya des chapelles portatives, et un grand nombre auraient pu célébrer sans les mouvements désordonnés du bateau. Nous longeons la rive gauche du lac, une rive inhabitée et sauvage. A 8.30 heures, le "Wolverine" s'arrête à Little Bull Head pour s'approvisionner de combustible. Tous en profitent pour se remettre un peu le coeur en courant les petits bois environnants. Nous sentons que nous approchons du nord, car la morsure de l'automne se fait déjà sentir sur les feuilles.

A quatre heures nous arrivons à Beren's River, baie profonde, remplie de rochers arrondis qui émergent de toute part et entre lesquels le navire serpente prudemment. De nombreux sauvages, attirés par la fanfare, accourent de partout. Dans le lointain, une multitude de chiens effrayés sans doute par ces bruits insolites font entendre des aboiements lugubres.

Beren's River est une mission indienne sous la direction des RR. PP. Perreault et Baillargeon, o.m.i. A une distance de 175 milles de Winnipeg, ils n'ont de communication avec la civilisation que pendant l'été. Ils possèdent une jolie chapelle construite par le R. P. Siméon Perreault. L'intérieur est en beau bois verni et fait preuve d'une main habile et d'un goût délicat. Nous distribuons des bonbons aux petits sauvages et prenons le large. Le vent fait rage et nous sommes ballotés en tous sens. Tous ont le mal de mer.

1 septembre

A trois heures du matin, nous nous mettons à l'abri du Big George Island, où nous attendons le calme pendant toute la journée. Tous sont contents de se trouver sur la terre ferme, car le "Wolverine" est ballotté même à son quai. La journée se passe à visiter l'île vraiment peu intéressante, à cause des mauvaises odeurs qui s'en exhalent. C'est là en effet que l'on vide les poissons avant de les charger pour le marché. A huit heures du soir nous mettons le cap vers Warren's Landing, où nous serons demain matin.

2 septembre

A l'aurore nous sommes à Warren's Landing, endroit tout à fait pittoresque avec ses phares et ses bâtiments blanchis. Après un déjeuner sommaire, on quitte le Wolverine" pour monter sur le "Victor", un navire beaucoup plus petit.

Il reste une distance de 90 milles à franchir avant d'arriver à Cross Lake. Nous sommes à l'extrémité nord du lac Winnipeg, et devant nous s'ouvre la rivière Nelson aux eaux verdâtres. Cette rivière forme en se divisant plusieurs beaux lacs, et c'est sur l'un d'eux, le Playgreen, que nous nous engageons. Ce lac offre d'abord un aspect sauvage avec ses îles dénudées et ses rives faites de rochers où languit une maigre végétation. Cette nature change tout à coup, et se fait pittoresque. Ce sont maintenant des îlots arrondis et richement boisés, des rivages aux baies nombreuses et profondes et de tous côtés de merveilleux effets de mirage. Le "Victor" change à tout moment sa course, car la navigation est extrêmement difficile, et il faut un pilote de longue expérience pour éviter les écueils dont le lac est rempli. Le dîner nous est servi sur le pont, à la mode des marins.

A trois heures, le "Victor est au quai du portage de Whiski Jack. En un clin d'oeil, les bagages sont chargés sur des chariots roulant sur des rails en bois et traînés par des chevaux. Le Gouvernement ferait une bonne oeuvre en donnant aux missionnaires de Cross Lake les moyens de remplacer ces pièces de bois par de véritables rails. Cela rendrait le portage beaucoup moins pénible. Pendant que les chevaux tirent leurs charges, les voyageurs partent à pied et parcourent rapidement la distance de cinq milles qui les sépare de Cross Lake. Ce n'est pas encore le terme, puisqu'il reste 12 milles avant d'arriver à la mission. Quel n'est pas l'étonnement de nos voyageurs quand ils trouvent toute une flottille de canots automobiles. Vraiment nous aurions aimé quelque chose de plus primitif dans cette sauvagerie. Cependant nous nous réconcilions vite avec la gazoline en considérant l'immense service qu'elle va nous rendre. Nous saluons Mgr Charlebois, déjà depuis quelque temps à Cross Lake, et venu à notre rencontre, et prenons place dans une grande berge. Les canots sont attachés à cette berge et la traînent lestement dans un ronflement sonore de moteurs.

Enfin la mission apparait à nos yeux. Des Indiens saluent notre arrivée par des salves, tandis que la fanfare leur répond par ses meilleurs airs.

L'école de Cross Lake dépasse toutes nos prévisions. Nous trouvons une maison de 104 par 40, à trois étages et construite en pierre solide. L'intérieur comprend plusieurs grandes chambres, des classes, deux salles de récréation, deux dortoirs, un réfectoire et un grand salon. La chapelle est une construction extérieure. La maison est éclairée à l'électricité, chauffée à la vapeur et desservie par un système d'aqueduc tout à fait à la moderne. Il ne manque rien. Vraiment on ne pourrait mieux faire en pleine civilisation, à Winnipeg même. Cette maison dans cette région lointaine. On ne saurait croire tout ce qu'il a fallu de travail, de persévérance et de souffrances de toutes sortes pour la construire. On a du transporter le matériel d'une très grande distance et par des voies de communication très primitives.

Ces misères matérielles ne sont rien en comparaison de celles créés par les protestants pour faire échouer l'oeuvre. Ils ont tout employé, même les moyens les plus bas. Ils ont fait circuler au milieu des sauvages les histoires les plus viles et les plus invraisemblables sur le compte des religieuses; ils ont distribué la **Menace** à ceux qui pouvaient la lire; ils ont usé de toute leur influence auprès des autorités civiles. Le zèle intelligent et inlassable du R. P. Lecoq a triomphé de ces difficultés et l'oeuvre de Dieu a vaincu celle de Satan.

La maison est construite dans un endroit tout à fait charmant, sur une pointe échancrée par une baie qui forme un port où les navires sont toujours en sûreté.

Le travail accompli auprès des petits sauvages est lui aussi étonnant. Ces enfants des bois sont gentils avec leurs habits très propres et leur allure qui tient à la fois de la civilisation et de la sauvagerie.

3 septembre

C'est aujourd'hui dimanche et Mgr Charlebois chante la grand'messe, assisté du Rév. Père P. Magnan, o.m.i. M. l'abbé Leroux remplit les fonctions de diacre, le R. P. Dugas, o.m.i., de sous-diacre, et M. l'abbé Caron de cérémoniaire. Mgr Béliveau donne l'instruction. Il exprime d'abord son regret de ne pouvoir pas parler sauvage, car il est le représentant de l'Eglise et l'Eglise aime à s'adresser à ses enfants dans la langue qu'ils parlent.

Sa Grandeur prend pour texte de son sermon ces paroles de Notre-Seigneur à ses apôtres: "Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, etc." Par ces paroles Jésus-Christ donne à ses apôtres l'ordre de prêcher l'Evangile, d'enseigner ce qu'il leur a dit d'enseigner.

Dieu se fait homme; Il se fait petit enfant et grandit comme fils du charpentier Joseph; mais dès l'âge de douze ans Il montre qu'Il est Dieu et le prouve ensuite par sa vie et ses enseignements. Il vient pour nous sauver et nous faire connaître des choses que sans Lui nous n'aurions jamais connues; Il vient nous dire que Dieu est notre Père, le chef d'une famille dont nous sommes tous les enfants. Vous donc, enfants des bois, vous êtes grands et nobles puisque vous êtes les enfants de Dieu.

Jésus-Christ laisse des apôtres pour continuer son oeuvre. Il leur dit: "Allez, prêchez..." Il ne leur dit pas: "Allez, distribuez des livres." Il dit: "Je suis la voie, la vérité, la vie." Je suis la voie qui conduit au ciel. Je suis la vie des âmes. Il fonde une Eglise. Il n'en fonde qu'une. Il n'y a qu'un seul troupeau et un seul pasteur; il n'y a aussi qu'une seule vérité et en Afrique, comme en Amérique, comme par toute la terre, les prêtres successeurs des apôtres prêchent la même doctrine. Jésus-Christ déclare que ses prêtres ne se marient pas afin qu'ils soient plus libres de se dévouer pour le salut des âmes. "Vous trouverez des femmes, dit Sa Grandeur, qui renoncent à être mères, afin d'avoir des coeurs de mères pour tous ceux qui tomberont sous leur direction." Ce n'est que dans la véritable Eglise que l'on trouve ces renoncements considérés comme impossibles dans toutes les autres religions. Les missionnaires ne sont pas en quête de richesses; ils ne veulent que les âmes pour les conduire au ciel. Pour sanctifier les âmes, Jésus-Christ établit des sacrements, signes sensibles qui atteignent le corps et l'âme et donnent la grâce.

Nous sommes venus ici pour appuyer les enseignements que les missionnaires vous donnent et vous prouver que vous êtes de la même Eglise que nous, du même troupeau de Jésus-Christ.

J'invite le missionnaire à vous traduire ces mots, je vous dire que nous croyons et pratiquons les mêmes choses et que nous espérons tous d'être réunis un jour en Dieu pour le louer dans les siècles des siècles.

Le R. P. Bonnald, o.m.i., traduit ce sermon en langue crise.

Au dîner, Mgr Charlebois adresse des paroles de bienvenue aux visiteurs, et particulièrement à Mgr Béliveau. C'est, dit-il, le premier Evêque qui vient pour Cross Lake. Ensuite, il fait un historique de la mission fondée en 1901 par le R. P. Bonnald, qui passa le premier hiver dans une cabane de sauvages. Les conversions se firent bientôt nombreuses et il devint nécessaire de fonder une école. La fondation passa par de nombreuses épreuves, mais elle voit aujourd'hui son plein épanouissement. Il faut adresser des félicitations au R. P. Lecoq qui a construit l'école actuelle et des remerciements à saint Joseph qui a protégé l'oeuvre. Le R. P. Lecoq n'a ménagé ni activité ni dévouement. Il était impossible de faire mieux. Le bois n'était pas assez dur, il fallait de la pierre. Mgr Charlebois félicite les Frères Gauthier et Cordeau, qui ont si bien aidé le R. P. Lecoq. Il rappelle le souvenir de Mgr Langevin, dont le dévouement fut si sincère et si efficace. Les RR. PP. Bèze, Perreault, Dugas et Thomas ont aussi beaucoup fait pour l'oeuvre. Le Département des Indiens mérite des remerciements. Monseigneur remercie tous les visiteurs et dit que cette année sera dans le calendrier indien l'année de la grande fête.

Mgr Béliveau prend ensuite la parole. Il fait remarquer que les rôles sont intervertis. Nous devons remercier au lieu d'être remerciés. L'aimable invitation nous a donné l'occasion de contempler les beautés naturelles de cette partie de notre pays; car il n'est pas facile d'oublier le beau spectacle qu'offre le parcours de Winnipeg à Cross Lake. Ensuite, et c'est plus, cette invitation nous fournit une occasion de profonde édification. Le spectacle de ce qui s'est fait et se fait encore à Cross Lake et dans d'autres parties de l'Ouest canadien nous montre que l'esprit apostolique n'est pas disparu de la terre. Les Oblats de Marie Imaculée font revivre dans leurs missions les jours apostoliques. On se demande parfois si les résultats obtenus dans ces régions sauvages sont vraiment proportionnés aux sacrifices considérables que demandent ces missions. Les Oblats jugent comme jugeait le Divin Maître. Une âme a un prix infini, et ce n'est pas en vain qu'ils ont pris pour devise: "Evangéliser les pauvres." C'est surtout sous ce rapport que nous devons de la reconnaissance à ceux qui nous ont invité. Ils nous aident à monter vers cette atmosphère de foi où tous nous invite à juger des choses comme Notre-Seigneur en a jugé lui-même.

Aussi Dieu se plait-il à bénir spécialement ceux qui font cette oeuvre. Une communauté dont les membres font aussi allègrement des oeuvres qui demandent une si grande abnégation peut être assurée de l'avenir.

Mgr Langevin eût été heureux d'être ici aujourd'hui; lui qui savait égayer les excursions et leur donner un cachet spécial. Ses oeuvres furent nombreuses, et l'une d'elles, la fondation de la congrégation des Missionaires Oblates du Sacré-Coeur et de Marie Immaculée, mérite une considération à part. Les dévouements obscurs de cette Congrégation qui travaille ici depuis quelques années, lui attireront des bénédictions abondantes.

Mgr Dugas, P.A., V.G., félicite aimablement le R. P. Lecoq et tous ceux qui l'ont secondé. Il admire les petits Indiens qui sont charmants dans leurs manières, dans leur chant et dans leur piété.

Le R. P. Lecoq lui succède. Mais son émotion est si profonde qu'il ne peut retenir ses sanglots et remet au lendemain ce qu'il a à dire à ses visiteurs et à ses aides.

Dans l'après-midi, à 3 heures, il y a confirmation par Mgr Béliveau, suivie du Salut du T. S. Sacrement, puis bénédiction de l'école et d'une grande croix plantée sur les bords du lac en face de l'école.

Au souper M. l'abbé Jubinville, curé de la cathédrale, et M. le Dr Lachance, parlant l'un au nom des prêtres, l'autre au nom des laïques, présentent au R. P. Leciq les remerciements de tous les excursionnistes. C'est le désir des donateurs que la somme soit partagée entre le Père Lecoq et les bonnes Soeurs Oblates.

Dans la soirée les Indiens contemplent un spectacle sans précédent pour eux, un magnifique feu d'artifice lancé sur les bords du lac.

4 septembre

C'est aujourd'hui grand dîner à l'école. L'autorité civile y est représentée par deux agents de police montée. Des traiteurs, amis des missionaires, et les constructeurs de l'école y assistent aussi. Le R. P. Lecoq prend la parole.

"Après ce qui m'a été dit hier, j'aurais certainement mauvaise grâce, si je n'essayais de dire à tous un merci qui part du coeur. Les propos élogieux que, dans votre grande charité, vous avez cr devoir adresser à un humble missionnaire me touchent d'autant plus profondément qu'ils s'adressent directement à la Communauté des Oblats de Marie Immaculée dont je suis membre et aux ouvriers et ouvrières qui m'ont été adjoints pour mener à bonne fin ce que vous voyez." Le changement opéré dans les petits sauvages, dit-il, est beaucoup plus considérable que ce que nous voyons, et ce travail est l'oeuvre des bonnes religieuses.

"Hier, j'ai été très ému quand on m'a invité à prendre la parole. La principale cause de cette émotion était l'évocation d'un nom qui m'est toujours cher, celui de Mgr Langevin, de regrettée mémoire. Il y a un an au jour de l'Ascension, il m'avait promis d'assister à la bénédiction de l'école, qu'il regardait à juste titre comme son oeuvre; il n'avait, en effet, rien épargné pour en assurer le succès, et apporté à son érection toute l'ardeur qu'il mettait dans les entreprises qu'il avait à coeur."

Le bon Père témoigne de sa vive reconnaissance, en particulier à Mgr Béliveau, à Mgr Charlebois, à Mgr Dugas, à M. l'abbé Jubinville et au Dr Lachance.

"Merci à vous aussi, mes Révérends Pères, à la soutane blanche et noire. Vous êtes les représentants de trois grands ordres religieux, et je puis vous assurer que votre passage à Cross Lake ne sera pas inaperçu. Plus tard, quand les sauvages vont demander si vous êtes prêtres et qu'on leur expliquera votre genre de vie, vos privations, vos prédications pour établir le règne de Dieu, ils seront moins indifférents, ils aimeront mieux la sainte Eglise de Dieu, et dans plusieurs années d'ici, si vous repassez à Cross Lake, vous les entendrez parler des hommes de la prière à la robe blanche."

L'orateur remercie le R. P. Cahill, o.m.i. Il fait l'éloge de ses compagnons de travail, des bons Frères Gauthier et Cordeau, qui ont travaillé jour et nuit pour mener l'entreprise à bonne fin. Il regrette que le Gouvernement fédéral ne soit pas représenté à cette fête, car il lui doit beaucoup de reconnaissance. Il adresse un égal témoignage de gratitude à Mme et Mlle Angers, bienfaitrices de la mission, à M. Zotique Lavoie, directeur des travaux de construction en son absence, et à M. Alexandre Désautels.

Le R. P. Cahill, provincial des Oblats, parle en anglais. Il exprime sa sympathie pour la langue française et son admiration pour son confrère.

Les sauvages ont eux aussi leur banquet, et quel festin! C'est toute une vache qui y passe. Ils mangent certainement pour deux jours. Ils ont l'air tout à fait réjouis.

Le reste de l'après-midi est consacré aux jeux. Il y a concours de tir à la carabine, courses, etc. Dans la soirée les enfants donnent en bon anglais une intéressante séance dramatique et musicale.

Les fêtes de Cross Lake sont maintenant terminées. Tous reviennent un peu fatigués, il est vrai, mais l'âme embaumée des choses édifiantes et sublimes qu'ils ont vues là-bas.

* * *

Nous avons sous les yeux le rapport enfantin du **Free Press.** Ce rapport nous étonne. Nous nous attendions à mieux que cela. Le représentant du **Free Press,** M. Colman par son nom, prit part à une excursion organisée par des gens sérieux et dans un but sérieux; il fut partout traité comme un des excursionistes, partageant avec eux l'hospitalité des Pères; il eût à contempler les spectacles les plus propres à éveiller des sentiments nobles et généreux. Tout cela n'a pu déteindre sur lui, et n'a laissé place qu'à des trivialités du plus mauvais goût.

A voir agir cet individu on se rendait compte qu'il lui manquait cette éducation nécessaire au gentilhomme, mais à lel ire on constate qu'il est plus sauvage que les Indiens qu'il décrit d'une façon si dégoûtante.

TOURNOI DE TENNIS

Ce rapport aurait dû paraître mercredi dernier, sans un regrettable retard du courrier.

Le tournoi de tennis, dont nous avons à maintes reprises entretenu nos lecteurs, s'est ouvert dimanche dernier, sous les plus brillants auspices. La température, maussade au début de l'après-midi, s'est vite calmée, et à trois heures les joutes allaient leur train.

Pas moins d'une vingtaine de joutes furent décidées dans la journée. Il est maintenant certain que les semi-finales se joueront dimanche prochain.

Parmi les joutes de dimanche dernier il faut faire une mention spéciale du combat acharné que se livrèrent De Jardin et Prud'homme d'un côté, et Roy et Bégin de l'autre. Le sort voulait que dès le début ces deux puissantes équipes se rencontrassent. L'un et l'autre comptaient de nombreux partisans et à chacune on reconnaissait une chance au championnat des doubles. La joute commença à 4 heures. Il y avait alors une foule nombreuse sur le terrain. Roy et Bégin, par des balles bien placées et des services très violents, eurent vite fait de placer le premier set à leur crédit. Mais leurs adversaires revinrent à la charge, et après une foule de "rallies", très excitants, réussirent à égaliser les chances et à prendre le deuxième set. Il s'agissait alors d'entreprendre la rencontre décisive. Après quelques minutes de repos les joueurs revinrent sur le terrain et Roy et Bégin étaient certainement les favoris. Les hostilités recommencèrent avec ardeur. Il était évident que chacun des contestants était déterminé à défenses ses chances jusqu'à la dernière. Jusqu'au huitième jeu, les chances se partagèrent également, chaque équipe gagnant un service respectif. Puis les favoris prirent un autre jeu. L'assistance leur accordait dès lors la victoire. Mais DeJardin et Prud'homme s'élancèrent à l'attaque et, après trois jeux d'une rapidité et d'une violence extraordinaires, gagnèrent le troisième set et la partie.

Cette joute a certainement permis aux gagnants de mettre une main sur la coupe. Il reste à savoir si les adversaires qu'ils auront à rencontrer prochainement ne les empêcheront pas d'y mettre l'autre.

Il faut aussi mentionner la rencontre Raymond et Bougard vs les Frères Georges et Louis, qui se termina par la victoire des premiers.

Dans les simples, Roy réussit à disposer de son formidable adversaire Trudel, en deux sets, pendant que l'impétuosité de Bougard lui assurait la victoire sur le vétéran Forstal.

Le tournoi s'est continué lundi, en dépit du mauvais temps. Quelques joutes seulement purent être jouées, avec le résultat que De Jardin et Prud'homme et Lacerte et Prendergast sont déjà désignés comme contestants dans les semi-finales.

Nous rappellerons au public que dimanche prochain l'on pourra assister à quatre joutes mouvementées, dont deux doubles et deux simples. Les gagnants de ces joutes se rencontreront le dimanche suivant pour décider du championnat et du droit à la possession des coupes. Ces parties se joueront sur les courts du Club de Tennis de Saint-Boniface. Le Comité du Tournoi verra à donner à chacun toute l'accommodation voulue... Il y aura même thé, servi par les plus charmantes enfants qui soient.

Les organisateurs de ce tournoi se sont donnés beaucoup de trouble et d'occupation pour en faire un événement à succès et pour aider à la cause du français. Il nous semble de la plus élémentaire justice que le public réponde à leurs efforts, se rende en grand nombre aux joutes du tournoi et fasse sa part de coopération pour l'Association d'Education.

Suivent les résultats des parties jouées à date

Doubles

De Jardin et Prud'homme g. Roy et Bégin, 2—6, 8—6, 7—5; H. Lacerte et E. Prendergast g. Frères Frank et Alexandre, 6—2, 6—2; Raymond et Bougard g. Frères Georges et Louis, 6—1, 6—3; Couture et Fournier g. Benoit et Dumas, par défaut; Forstal et A. Prendergast g. Panneton et Tétreault, 6—2, 6—2; De Jardin et Prud'homme g. Forstall et A. Prendergast, 6—2, 6—0; H. Lacerte et E. Prendergast g. Raymond et Bougard.

Simples

Frère Alexandre g. Bernier, 6—4, 6—4; Tétreault g. C. Dusseault, 6—4, 4—6, 12—10; E. Prendergast g. R. Dusseault, 6—0, 6—2; Panneton g. J.-C. Lacerte, 6—4, 4—6, 6—4; Prud'homme g. A. Prendergast, 6—3, 3—6, 7—5; De Jardin g. Benoit, par défaut; A. Couture g. Fournier, 6—4, 5—7, 8—6; Roy g. Trudel, 7—5, 6—2; Bougard g. Forstall, 6—3, 7—5; Frère Georges g. Guilbault, 6—4, 6—4; J.-A. Couture g. Labelle, 6—0, 6—0; H. Lacerte g. Papineau, 6—4, 6—4; Frère Frank g. Olivier, 6—3, 6—1; Bougard g. Frère George, 6—3, 6—2; Prud'homme g. Panneton, 6—2, 6—3; Bégin g. Frère Frank, 6—2, 6—3.

DANS LE MONDE

En l'honneur de Lafayette

Fall River, Mass., 4. — On a aujourd'hui dévoilé le monument élevé au grand général français. Ce monument est un don de la population française à la ville de Fall River. MM. Jusserand, ambassadeur français, et le juge Dubuque ont prononcé des discours.

Agitation à la diète hongroise

Londres, 6. — La session de la Diète hongroise a été extrêmement orageuse. On a demandé la démission du premier ministre Tisza.

Maitres du bois de Leuze

Londres, 6. — Les Anglais ont continué leur avance entre le bois de Leuze qu'ils ont pris cette nuit, et le village de Combles. Plusieurs contre-attaques allemandes contre le front français sur la Somme ont été repoussées par les troupes françaises.

Perte de nombreux officiers anglais

Londres, 7. — Pendant les deux premières semaines d'août, l'armée anglaise a perdu 600 officiers tués, 1,702 blessés et 204 disparus. Cela porte à 38,922 le nombre des officiers mis hors de combat depuis le début de la guerre.

L'invasion de l'Autriche

Londres, 6. — Les Roumains poursuivent avec succès leur avance en Transylvanie et ont occupé les hauteurs à l'ouest de Borzeckei. La frontière de Dobrudja est entre leurs mains.

L'archiduc Charles est refoulé

Berlin, 6. — Les Russes ont refoulé le centre de l'armée de l'archiduc Charles, entre le Zlota, le Lipa et le Dniester.

Les Teutons à Athènes

Londres, 6. — Les arrestations seront maintenant opérées par les autorités grecques. Le baron Schenk, chef du service d'espionnage allemand, quittera la Grèce.

Pas d'émeutes en Allemagne

Berlin, 6. — Il est absolument faux que des émeutes aient eu lieu dans diverses villes de l'Allemagne par suite du manque de vivres.

Gains des Russes

Londres, 6. — Les Russes ont occupé plusieurs hauteurs fortifiées en Bukowine et dans les Carpathes. Ils se trouvent maintenant aux portes de la Hongrie.

L'offensive se poursuit

Londres, 6. — Les troupes françaises ont capturé le village de Ommiécourt, une partie du bois de Marrières et ont fauché les Allemands qui tentèrent de vaines attaques.

Venise est bombardée

Rome, 6. — Une escadrille aérienne autrichienne a lancé une vingtaine de bombes sur la ville de Venise. Il n'y a point eu de résultats.

Les Poilus progressent

Londres, 7. — Les Français ont, au sud de la Somme, capturé la majeure partie du village de Berny ainsi que la partie nord de Vermandovillers.

La faillite de la guerre sous-marine

Londres, 7. — Le chancelier impérial, von Bethmann-Hollweg, admet la faillite complète de la campagne sous-marine allemande.

Le peuple en a assez

Londres, 7. — On fait circuler en Allemagne une feuille socialiste dirigée contre la guerre. Cette feuille porte le nom bien significatif de la Faim. Elle est très répandue chez le peuple et dans l'armée. Elle prêce la fin de la guerre et le châtiment des nombreux exploiteurs du peuple.

En tramway ou à pied?

New-York, 7. — Si les employés des compagnies de tramway mettent leurs menaces à exécution, au moins un million d'habitants de New-York devront se rendre à pied à leur travail.

Tisza reste le maitre

Budapest, Hongrie, 7. — Toutes les attaques des chefs de l'opposition contre le premier ministre Tisza ont échoué. Les séances de la chambre ont été des plus tumultueuses. Des mesures ont été prises pour clore la session si le tapage continue.

Les Juifs seront-ils émancipés?

Londres, 7. — On annonce qu'un projet de loi conférant des droits populaires à tous les Juifs, spécialement en matière d'enseignement, sera présenté à la Douma. Si ce projet est voté, les Juifs auront le droit de s'établir dans toute la Russie et pourront être admis dans toutes les professions.

La stratégie de Brussiloff

Petrograd, 7. — Toute la tactique de Brussiloff est simple et forte à la fois. Elle consiste à attaquer l'ennemi à ses points faibles après l'avoir tenu dans l'incertitude sur le lieu de l'attaque.

Les Teutons réclament la paix

Londres, 7. — Le journal socialiste allemand "Vorwaerts", de Berlin, affirme que le peuple allemand est nettement en faveur de la conclusion d'une paix. Un autre organe socialiste affirme que c'est folie d'espérer la victoire et que jamais on ne pourra détruire la flotte anglaise et ravir à la Grande-Bretagne la suprématie maritime.

La question des représailles

New-York, 7. — La "Tribune" se prononce fortement contre la conduite du congrès qui veut adopter des mesures de représailles contre les Alliés, mais elle affirme d'un autre côté que la France et l'Angleterre se font illusion sur le sentiment pro-ententiste des Etats-Unis.

L'offensive des Anglais

Londres, 7. — On estime aux quartiers-généraux anglais que le travail le plus ardu sur le front de la Somme est complété, sauf à Ginchy qui est encore aux mains de l'ennemi.

Les Roumains évacuent Turtakai

Petrograd, 7. — Les Roumains ont évacué la ville fortifiée de Turtukai, située à 50 milles au sud-est de Bucharest. Ce sont les Bulgares qui l'ont capturée.

Berlin, 7. — Plus de 20,000 Roumains ont été faits prisonniers à Turtukai. Cent canons seraient aussi tombés aux mains des Bulgares.

Halicz est en flammes

Petrograd, 7. — Les Russes bombardent la ville de Halicz, située à 60 milles au sud-est de Lemberg. La ville a pris feu à la suite de ce violent bombardement.

Vifs succès à Verdun

Paris, 7. — Une violente attaque de nos Poilus les a mis en possession de la première ligne de tranchées allemandes entre le bois Vaux-Chapitre et Chenois. Nous avons fait deux cent cinquante prisonniers.

Mesures de représailles éliminées

Washington, 7. — Le comité chargé de l'étude du bill sur le revenu a éliminé aujourd'hui l'amendement Phelan qui autorisait le président à user de représailles envers les sujets des belligérants qui s'ingèrent dans la transmission de la matière postale américaine.

La grève des tramways à New-York

New-York, 7. — Il semble que la grève a produit peu d'effets sur la situation. Les chefs des syndicats prétendent qu'il y a neuf mille grévistes, tandis que les fonctionnaires des compagnies assurent que le nombre des grévistes ne dépasse pas deux mille. Cela lui permet, dit-il, de triompher des grévistes dont le nombre, selon lui, ne dépasse pas deux mille.

Eliminer la Turquie et la Bulgarie

New-York, 7. — Suivant une dépêche de Londres, la Russie va régler la question orientale en éliminant la Turquie et la Bulgarie du théâtre de la guerre, en obtenant pour ses troupes le port bulgare de Varna ou Constaninople, et en utilisant ce port comme base pour écraser l'Allemagne et l'Autriche.

Les Russes contre les Bulgares

Londres, 8. — Une dépêche de Rome signale le commencement d'un grand combat dans le sud-est de la Roumanie où les Russes ont pris l'offensive contre les Bulgares. Le combat est particulièrement désespéré dans le voisinage de Baltjik, sur le littoral de la mer Noire, à environ dix milles au nord de la frontière de la Bulgarie.

L'ennemi prend une forteresse

Londres, 8. — Une dépêche de Sofia annonce la capture par les Bulgares et les Allemands de la forteresse de Dobric et des ports de mer de Baltjik, de Kavarna et de Kali Akra.

Les Autrichiens se retirent

Rome, 8. — Plusieurs petits engagements ont eu lieu sur le front italien et nos troupes ont capturé quelques tranchées ennemies. Les Autrichiens ont dû se retirer quelque peu.

Les Allemands vont reculer

Londres, 8. — Un écrivain militaire allemand, le colonel Medious, écrit que l'état-major allemand va bientôt réduire la longueur de son front de bataille.

Les Russes poursuivent leur offensive

Petrograd, 8. — Les Russes continuent leur offensive dans le district de la rivière Gnita Lipa. L'ennemi oppose une résistance désespérée, bombardant les Russes.

Assauts désespérés des Boches

Paris, 8. — Les Allemands ont dirigé une formidable attaque contre nos positions à Berny, sur la Somme. Quatre attaques eurent lieu en rangs serrés, toutes précédées d'un intense bombardement. L'ennemi fut tout simplement fauché par nos mitrailleuses. Nous avons ajouté deux cents prisonniers aux quatre cents faits hier.

Vaincra-t-on les grévistes?

New-York, 8. — Le roi des contre-grévistes dit avoir à son emploi trois mille cinq cents hommes.

Les Sinn Fein sont populaires

Londres, 8. — Un correspondant du "Times" écrit que le mouvement Sinn Fein s'est fort répandu dans tout le sud-ouest et l'est de l'Irlande. Partout on porte les couleurs de cette association et l'on chante ses chants. On expose aux portes et aux fenêtres les portraits des rebelles exécutés à Dublin. Il n'existe plus le moindre doute que ces exécutions ont eu un résultat tout autre que celui qu'escomptaient leurs auteurs.

Résistance désespérée

Londres, 8. — Le Kaiser assiste à la terrible lutte de la Somme. Il a vu les Français avancer de deux tiers de mille de Combles. Le Kaiser a dit à ses troupes qu'elles devaient mourir à leur poste plutôt que de céder du terrain. Rarement les troupes allemandes ont-elles attaqué avec pareille vigueur.

Mesures contre le choléra

Honolulu, 8. — A cause de l'épidémie de choléra qui fait rage en Orient, les autorités ont adopté des mesures extrêmement rigoureuses lors de l'arrivée du navire américain "Sheridan". Pas un passager n'a pu quitter le navire.

Pour venger la liberté

Londres, 8. — Take Jonescu, l'homme d'état roumain, déclare que la Roumanie a déclaré la guerre pour venger la liberté. Elle vise aussi à la création d'une plus grande Roumanie et à chasser les Turcs de l'Europe.

Gains à l'est de Deniecourt

Londres, 8. — A l'est de Deniécourt, les Français ont capturé quelques éléments de tranchées allemandes et ont rectifié leur front en le mettant plus de niveau avec la nouvelle ligne allant de Belloy-en-Santerre à Berny-en-Santerre.

Evasion d'un général russe

Petrograd, 9. — Le général Korniloff, ancien commandant de la 48ème division russe, et capturé par l'ennemi, en Galicie, en mai 1915, s'est évadé du camp de détention où il était retenu prisonnier. Après un mois d'aventures en Autriche et en Hongrie, il est arrivé à Bucharest.

Guillaume ira en Bulgarie

Londres, 9. — L'empereur Guillaume ira en Bulgarie conférer l'Ordre du Mérite aux commandants bulgares et allemands qui ont pris la forteresse de Tutukai.

Les grévistes ne se découragent pas

New-York, 9. — Bien que le service soit presque normal, les chefs des grévistes ne veulent pas admettre qu'ils soient vaincus. Ils affirment qu'ils auront la victoire finale.

Violente lutte devant Verdun

New-York, 9. — On mande de Paris que le général Nivelle poursuit son avance sur Vaux, faisant toujours de nombreux prisonniers. Depuis 24 heures, les Français ont capturé environ 500 hommes dans la région de Vaux-Chapitre et à peu près un millier dans la région de la Somme.

L'ennemi retraite en Transylvanie

Londres, 9. — Selon le rapport officiel autrichien, les troupes austro-allemandes se sont retirées devant les attaques roumaines contre Hargitta, à 6 milles à l'ouest de Caik Szereda, et à 60 milles au nord de Kronstadt.

Progrès au sud de la Somme

Londres, 9. — Au cours de plusieurs engagements isolés, les Poilus ont continué leur avance dans le village de Vermandovilliers. Ils ont aussi avancé au sud de Thiaumont.

Les Bulgares retraitent en désordre

Salonique, 10. — Le feu de l'artillerie serbe a forcé les Bulgares à quitter leurs tranchées à Florina.

Menace de grève dans les Galles

Londres, 10. — A moins que leur salaire ne soit haussé de 10 shillings, les cheminots des Galles Sud se mettront en grève le 17 septembre. Le gouvernement a une rude tâche en perspective.



Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout indivdu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une patente de préemption peut être obtenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée

ORDINATION DE M. L'ABBE ARTHUR BELIVEAU

L'ordination de M. l'abbé Arthur Béliveau, fils de feu M. Edmond Béliveau, de la paroisse du Sacré-Coeur, Winnipeg, et neveu de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, a eu lieu dimanche matin, à huit heures, dans la chapelle de la Maison Vicarila e Mgr l'Archevêque était assisté de M. l'abbé Lambert, comme archi-diacre, et de M. l'abbé Rosario Brodeur, comme prêtre assistant. On remarquait dans l'assistance: Mgr Dugas, vicaire-général, Mgr Cherrier, curé de l'Immaculée Conception, qui donna le sermon de circonstance, les RR. PP. Blain, s.j., Féré, s.j., Portelance, o.m.i., J. Magnan, o.m.i., supérieur du Juniorat, Bleau, s.j.; MM. les abbés Paré, Joseph Messier, Deslandes, Laurin, Bertrand, Decelles, Tétrealt, Prud'homme, Caron, etc; Mme E. Béliveau, mère du jeune lévite, et ses soeurs Mlles Jeanne et Anna; soeurs Saint-Antonin et Coulombe; M. Hormisdas Béliveau et sa famille; M. C.-A. Gareau et sa famille; M. A. Béliveau, Mme Juge Prud'homme, MM. A. Auger, A. Kéroack, Aimé Bertrand, etc., etc.

M. l'abbé A. Béliveau a célébré lundi matin sa première messe.

DEUX CITATIONS POUR LE RESERVISTE COLLON

Nous avons le plaisir de donner à nos lecteurs le texte des deux citations — citation à l'ordre du 2me Corps d'armée Colonial et citation à l'ordre des troupes de la 1re Brigade — méritées par le réserviste Jules Collon, Edifice Steele, fils de M. Jules Collon, de la paroisse du Sacré-Coeur de Winnipeg.

Q. G., le 22 octobre 1915.
2me Corps d'armée Colonial,
Etat-Major
1o Bureau
Ordre Général No 5 R
(Extrait)

Le général BLONDAT, commandant le 2e Corps d'armée Colonial, cite à l'ordre du Corps d'Armée, les militaires dont les noms suivent:

... ...

COLLON, Jules, 2e classe, Mle 32,814, 2e régiment de marche du 1er Etranger:

"Mexicain. Bien que blessé au début de l'attaque du 28 décembre 1915, a continué à combattre jusqu'à la fin de l'action.

Signé: BLONDAT.

Division du MAROC
1e Brigade
Etat-Major

Le colonel DEMETZ, commandant la 1e Brigade du MAROC, cite à l'ordre des troupes de la 1e Brigade, pour leur belle conduite, les militaires ci-après:

... ...

COLLON, Jules, Mle 32,814, 1o classe du Régiment de la Légion Etrangère:

"Très bon soldat, a fait preuve de courage et d'un dévouement constant en assurant d'une façon parfaite les liaisons téléphoniques pendant la période du 5 au 12 juillet 1916. A réparé les lignes sous un bombardement violent."

Aux Armées, le 23 juillet 1916.
Signé: DEMETZ.

LE TOURNOI DE TENNIS

Le tournoi de tennis patriotique touche à sa fin. Dimanche dernier, en dépit de la mauvaise température nos athlètes se sont livrés des fameux combats pour la possession des coupes Cusson et Dubuc.

En présence d'une foule assez nombreuse, mais qui aurait certainement été du double sans les désagréments de la pluie et du vent, nous avons été témoins de joutes de première beauté.

Roy et Bougard se rencontrèrent pour décider à qui des deux irait l'honneur de concourir dans les semi-finales en "simple". Après avoir pris la première partie d'une façon toute cavalière, Roy eut à faire appel à toute son adresse et à toute son endurance pour ne pas perdre le match que menaçait de lui enlever son jeune et fougueux adversaire. Dans la seconde partie Bougard réussit à prendre 5 jeux contre 2 pour Roy. Mais là s'arrêta son élan. Roy réussit enfin à ramener la victoire sous ses drapeaux et remporta le match en deux parties.

Pendant ce temps, J.-A. Couture et Bégin se livraient un rude combat. Leur match restera probablement l'un des plus intéressants du tournoi. Couture prit la première partie par 6 jeux à 3, après s'être défendu avec ardeur contre les nombreuses attaques de son adversaire. La seconde partie fut gagnée par Bégin par le même score. La troisième partie, la décisive, fut très contestée. La balle voltigeait avec rapidité d'un côté à l'autre du filet et d'un bord à l'autre du court et toujours l'adversaire était en position pour la rattraper et la retourner correctement. Ce ne fut qu'après une série de passes répétées que Bégin réussit enfin à prendre le dssus et à gagner, avec son entrée dans les semi-finales, l'un des matchs les plus chaudement contestés du tournoi.

Le grand vent et la fatigue de son adversaire, qui sortait d'un rude match en double, permit à DeJardin de disposer d'Emile Prendergast en deux parties consécutives. La première fut très intéressante parce que très contestée: l'on pensa même que DeJardin avait rencontré son Waterloo. Le vent, en faisant devier la balle, dérangea le jeu dans la deuxième partie. Par sa victoire, DeJardin s'est classé finaliste en "simple".

Il n'y eut qu'un match en "double". J.-A. Couture et C. Fournier, les vainqueurs d'Emile et d'Alfred Couture eurent à rencontrer E. Prendergast et Lacerte dans les semi-finales en double. Il y eut du beau jeu et de l'intérêt. Prendergast et Lacerte gagnèrent la première partie par 6 à 4, alors que leurs adversaires paraissaient la tenir. La seconde partie leur revint aussi. Ce match a déterminé l'une des équipes finalistes en double".

Les finales et un match de semi-finales auront lieu dimanche prochain. Nous insistons encore une fois sur l'importance qu'il y a à encourager ce tournoi. C'est une initiative qui doit rapporter à l'Association d'Education. En plus, elle doit se répéter annuellement. Si l'on veut que dans les années à venir l'Association reçoive un montant appréciable du tournoi de tennis, il faut que le public fasse sentir aux organisateurs qu'il apprécie et reconnaît leurs efforts. D'ailleurs nos jeunes athlètes jouent à ravir et il vaut la peine de les voir à l'oeuvre. Enfin, il faut voir les trophées et constater quel goût et quelle générosité MM. Dubuc et Cusson ont manifestés. Seulement voir les coupes vaut la peine de se déranger.

Voici le programme des joutes de dinanche prochain:

2 heures: Semi-finales en simple: Roy vs Bégin.

3 heures: Finales en double: E. Prendergast et H. Lacerte vs De Jardin et Prud'homme ou Trudel et Olivier.

5 heures: Finales en simple: De Jardin vs Roy ou Bégin.

6 heures: Présentation des coupes aux vainqueurs.

Nous rappelons que ces joutes auront lieu sur les courts du Club de Tennis de Saint-Boniface, coin Dumoulin et Saint-Joseph, et qu'il y aura rafraîchissements, thé, etc.

ON DEMANDE

Une servante bonne cuisinière pour ménage sans enfants.

S'adresser à
Mme C.-A. Gareau,
410 rue du Collège,
Saint-Boniface, Man.

THE T. EATON Co LIMITED
WINNIPEG CANADA

DANS LE MONDE

Les Roumains poussent de l'avant

Londres, 10. — De vifs combats ont eu lieu dans les vallées de Maros et d'Aluta et partout l'ennemi a dû retraiter.

Les Anglais occupent tout Ginchy

Londres, 10. — Nos troupes occupent maintenant tout le village de Ginchy. Quatre cents Allemands ont été faits prisonniers. A Pozières, nos troupes ont fait un gain de 600 mètres et capturé 50 Allemands. Toutes les contre-attaques allemandes échouèrent grâce au feu de l'artillerie anglaise.

Toutes ses attaques sont repoussées

Paris, 10. — Les Allemands ont attaqué presque sur tout le front de la Somme. Un pareil effort a été fait contre Verdun. Partout le résultat a été négatif.

De la Baltique aux Carpathes

Londres, 10. — Berlin admet dans son rapport officiel que les Russes mènent l'offensive de la mer Baltique aux Carpathes, mais prétend que toutes les attaques

En Macédoine — Mouvement significatif

Londres, 11. — Les troupes anglaises ont traversé la Struma, en Macédoine grecque, et ont capturé quatre petits villages. Elles ont conservé leurs positions en dépit de la contre-attaque bulgare.

LE DEJEUNER

Nos ancêtres ne buvaient pas de thé, et chacun apportait son couteau lorsqu'il était invité à dîner quelque part. L'on déjeunait le matin d'un crouston de pain trempé dans du cognac.

MERCREDI DES CENDRES

Le mercredi des cendres... il n'y a pas une famille canadienne qui ne mange, à son dîner, des crêpes avec de la mélasse.

MORT D'UNE RELIGIEUSE

La Révérende Soeur Maurice, de la Maison Vicariale, est décédée jeudi dernier, à l'âge de 54 ans. Les funérailles ont eu lieu samedi matin. Mgr Dugas officiait.

INFIRMIERE DE DISTRICT

Mlle E. Mondor, diplômée il y a trois ans à l'hôpital de Saint-Boniface, a été engagée par le Bureau d'Hygiène Provincial comme infirmière de district.

Son travail consistera à aider de ses conseils médicaux tous les habitants de ce district et spécialement à enseigner aux mères l'hygiène infantile.

Mlle E. Mondor a passé cet été trois mois à Letellier, Saint-Jean-Baptiste, Saint-Joseph et Sainte-Elizabeth, où tous ont pris beaucoup d'intérêt à son travail. Mlle Mondor est maintenant à Sainte-Anne des Chênes, où tous sont heureux de profiter de son expérience et de son savoir.

STENOGRAPHE DEMANDEE

Sachant le français et l'anglais. S'adresser à M. Alfred LeBel, avocat, édifice de la Banque d'Hochelaga, rue Main, Winnipeg.

SAINT-BONIFACE

M. Norbert Jutras est de retour d'une vacance de quelques jours à Letellier.

* * *

Baptêmes

3 septembre. — Albert-Edouard, fils de Charles Stewart et de Catherine Villebrène.

3 septembre. — Louis-Charles-Henri, fils de Charles Gelley et de Pearl Aretar.

3 septembre. — Joseph-Ludger-Paul, fils de Lucien Laplante et de M. Brais.

3 septembre. — Horace-Léonide, fils de Horace Couture et de Rose-Agnès Tremblay.

9 septembre. — Rose, fille de Antonio Fernandez et de Matilda Perez.

* * *

Sépultures

Marguerite Nolin, décédée le 3 septembre, à l'âge de 92 ans, 4 mois et 10 jours, et inhumée le 5 courant.

Martha-Jeanne Rindel, épouse de Joseph-Adjutor Pednaud, décédée le 5 courant à l'âge de 21 ans, et inhumée le 7 septembre.

* * *

Mariages

5 septembre. — Gédéon Lemay et Alice Bougard.

5 septembre. — William Boisvert et Rose-Anna Clément.

6 septembre. — Odilon Rhéaume et Marie-Anne Dusablon.

* * *

A ECHANGER

Un lot bâti, situé rue Dubuc, pour du bétail. S'adresser
155 rue Dubuc,
Norwood, Saint-Boniface.